Témoignage de respect et de gratitude

Henry Monn

SCÈNES

POPULAIRES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

SCÈNES
POPULAIRES

DESSINÉES A LA PLUME

PAR

HENRY MONNIER.

Deuxième Edition,

AUGMENTÉE DE DEUX SCÈNES ET DE DEUX VIGNETTES.

PARIS.
LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.
URBAIN CANEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N. 16.

M DCCC XXXI

PQ
2366
M42S3
1831

Une ordonnance de je ne sais quelle époque défend le cumul au-delà de trois mille francs pour les emplois subalternes, mais le tolère pour les gros bonnets. Rien n'a encore été statué à cet égard pour les productions d'esprit. Un bonnetier ne peut pas vendre des sirops, un confiseur

des bonnets de coton, cela se conçoit très-bien; mais pourquoi un auteur de tragédies ne ferait-il pas des ballets, et un peintre d'histoire ne se permettrait-il pas la caricature ? Si cependant l'auteur tragique comme le peintre d'histoire, voulant se délasser de leurs études sérieuses, abandonnaient les hautes régions, descendaient de temps en temps sur la terre, et s'initiaient aux joies et aux misères de la vie privée, pourquoi ne le feraient-ils pas? on ne pourrait certainement pas leur interdire ce délassement, il n'y a pas d'ordonnance.

Qui peut plus, *peut moins*, disaient les anciens maîtres. Oui, sans doute, il vaut mieux avoir dessiné d'après la bosse et d'après nature, dût-on peindre un jour sur les boutiques, des souliers de profil avec des rosettes de face; faire toutes ses classes,

dût-on devenir épicier, que de s'arrêter à la cinquième; mais pour changer tout-à-coup sa manière, passer du grave au doux, du plaisant au sévère, il faut de bonne heure plier son talent à toutes les exigences des genres qu'on veut adopter.

Les plus beaux chevaux pourront traîner de simples fiacres, mais ils les traîneront différemment que les autres; les cochers n'y trouveront plus leur compte, les pratiques non plus (1). Le nouveau candidat à l'Institut, allant rendre ses visites, compte sur le temps que son fiacre va lui donner pour préparer son compliment; les fournisseurs, ce qu'ils répondront au client qui n'a pas encore pu trouver le temps de

(1) Nous n'avons pas encore dans notre langue un mot technique pour désigner une personne dans un fiacre; il faudrait cependant y songer.

parcourir leurs mémoires; le soldat, l'avocat, le magistrat et le forçat, la soubrette, le trompette, la coquette et la grisette pris à l'improviste, n'ayant employé que dix minutes à une course qui exige toujours une bonne heure, seraient alors fort désappointés. En définitive, je crois que ce nouveau procédé, celui des beaux chevaux à de simples fiacres, entraînerait de graves inconvéniens, et qu'il faudrait y renoncer. Pourquoi? parce que la transition serait trop brusque du blanc au noir, du chaud au froid, on n'y passe pas si vite sans courir de risques, il faut des demi-teintes; ce que je dis là, c'est pour en revenir aux vieux maîtres.

Nous avons vu jusqu'à présent, fort peu d'hommes de lettres s'adonner à la peinture, et fort peu de peintres s'occuper de

littérature ; pourquoi, puisque les études et les observations sont les mêmes, ne pas s'essayer dans les deux genres? Combien de fois les grands écrivains français et étrangers n'appellent-ils pas à leur aide les peintres dont le genre s'identifie davantage avec la scène qu'ils veulent représenter, ou l'effet qu'ils veulent rendre. Tous les jours, Walter-Scott n'invoque-t-il pas le pinceau de Wilkie, d'Allan ou de Rembrandt.

Le peintre dans un tableau ne peut représenter qu'une scène, qu'un moment ; il n'a pas d'antécédens, les accessoires peuvent le servir quelquefois, mais ces moyens sont la plupart du temps impuissans.

Hogarth, le premier peintre philosophe de l'Angleterre, dans sa *Vie du Libertin*, a pris son héros au berceau et l'a suivi jusqu'au

gibet. Il a été obligé pour cela de faire une suite de tableaux, il ne pouvait donc pas rassembler tous les incidens de la vie dans une seule composition.

Notre bon et sensible Greuze a aussi dramatisé les scènes de la vie privée. Que de créations nobles et touchantes nous devons à ce grand peintre du cœur humain ; mais que de pages délicieuses cet admirable génie n'aurait-il pas laissées, s'il avait écrit.

Quel beau poème lui aurait fourni sa composition *du Vieux Paralytique soigné par ses enfans.* Là, sont exprimés en quelque sorte tous les sentimens de la piété filiale aux différentes époques de la vie. Son fils aîné près de lui, les yeux fixes, écoute avec recueillement les dernières leçons du vieillard. Héritier de ses vertus et de son

expérience, il sait quels devoirs va lui imposer à son tour sa qualité de chef de famille, tandis qu'un jeune enfant voulant aussi prendre sa part des soins que toute la famille prodigue à son vieux grand-père, lui offre son moineau, l'unique trésor qu'il possède au monde.

Dans la ravissante composition du *Convoi du Pauvre*, le spectateur n'est-il pas transporté au-delà du tableau? Ne s'associe-t-il pas au sort, à l'avenir de ce chien, triste compagnon du pauvre qu'il suit à sa dernière demeure. *Que va-t-il devenir?* demandait-on à l'exposition. Je l'ai dit, je l'ai entendu; voilà bien le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un tableau.

Quelle ressemblance, quelle affinité dans certaines esquisses de la société de messieurs Scribe et Horace Vernet, dans les lithogra-

phies si naïves et si spirituelles de Messieurs Charlet, Eugène-Lami, Bellangé, Grenier, Decamp, Grandville, Pigal, et les pièces du Gymnase et des Variétés. *Ut pictura poesis*, jamais ce proverbe n'a trouvé une plus heureuse application.

L'auteur, peintre lui-même, a osé espérer que son exemple serait suivi par ses confrères, que les littérateurs viendraient dans les ateliers apprendre à charger une palette comme les peintres iraient demander des conseils aux littérateurs pour rassembler leurs idées. Les artistes que nous venons de citer, n'ont-ils pas écrit aussi au bas de leurs compositions des mots toujours charmans, souvent sublimes? Que de regrets n'éprouve-t-on pas en ne les voyant pas s'adapter à un texte. C'est l'histoire d'un amateur devant un tableau

précieux dont une draperie cache les trois quarts.

Dans les scènes qu'il a dessinées d'après nature, qu'il a entendues, l'auteur n'est absolument que l'éditeur des faits et gestes de ses personnages. Il a voulu faire connaître le langage familier de la petite bourgeoisie, rendre la couleur et l'énergie de la dernière classe du peuple. Il a bravé pour cela l'atmosphère enfumée de la loge en assistant à la lecture d'un ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE, l'ennui d'une COUR D'ASSISES, les jeux de mots, les quolibets, les couplets et les lieux communs d'un DÎNER BOURGEOIS. Il a surpris l'aristocratie dans sa curiosité, le bas peuple dans sa joie féroce, assistant à UNE EXÉCUTION; il a étudié la naïveté piquante et la touchante sensibilité de LA PETITE FILLE, les plaisirs et les peines de LA

Grande Dame. Ce sont ses observations, ses études qu'il soumet, c'est dans cette intention qu'il a fait son livre, qu'ont été lithographiées ses compositions.

Advienne que pourra, et si l'événement n'est pas favorable, les conséquences ne peuvent être bien tristes, et je crois qu'ils n'auront pas démérité de la bonne opinion et de l'estime qu'on peut avoir de leur personne et de leur honnêteté, les littérateurs qui auront pris la palette, les peintres qui auront pris la plume.

TITRES DES SCÈNES.

LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE.

LA COUR D'ASSISES.

L'EXÉCUTION.

LE DINER BOURGEOIS.

LA PETITE FILLE.

LA GRANDE DAME.

LA VICTIME DU CORRIDOR.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION, DE L'EMPIRE ET DE LA RESTAURATION.

LE ROMAN
CHEZ LA PORTIÈRE.

PERSONNAGES.

MADAME DESJARDINS, *Portière.*

Soixante ans; marquée au B; d'une grande exactitude à remplir ses devoirs; esclave du *premier;* soumise avec le *second*; à son aise avec le *troisième;* mangeant dans la main du *quatrième;* fière et hautaine avec les étages supérieurs.

Bonnet garni d'une petite dentelle; tour en cheveux; fichu de rouennerie; robe d'indienne; tablier de couleur; tablier blanc par-dessus.

MADAME POCHET.

Quarante-sept ans; sèche au moral comme au physique; adorant les caquets; veuve, depuis trois ans, de M. Pochet, ancien garçon de bureau au ministère des affaires ecclésiastiques.

Mise dans le genre de madame Desjardins.

MADAME CHALAMELLE.

Cinquante ans; bonne grosse maman; ne disant jamais de mal de personne; 800 livres de rente; raccommodeuse de dentelles; du vin dans sa cave; donnant quelquefois à dîner; soi-disant veuve de M. *Chalamelle*, mort victime de la tourmente révolutionnaire, et que ses amies de la maison prétendent n'avoir jamais existé; obligeante; peu bavarde, quoique habitant les étages supérieurs.

Chapeau, et robe de soie, les dimanches et les fêtes.

MADEMOISELLE VERDET.

Cinquante-cinq à soixante ans; revêche, prude, dévote, de la confrérie de la Vierge à St.-Eustache; n'aimant rien au monde que ses trois chats; pilier de paroisse; rendant de fréquentes visites aux Dames de charité de son arrondissement; faisant des rapports au Suisse, au Bedeau et au Donneur d'eau bénite; sortant de l'église pour entrer chez la portière ou chez ses voisines; déchirant tout le monde.

Grand bonnet monté tombant sur ses yeux constamment baissés; mantelet noir; robe à ramages; un paroissien toujours à la main, bien qu'elle ait un ridicule.

MADEMOISELLE REINE.

Trente à trente-cinq ans; assez belle personne; parlant fort peu; gouvernante d'un homme seul; n'y regardant pas de près; surprise un jour, la croisée

entr'ouverte, par madame Pochet, dans la chambre à coucher de son maître, au moment où *Monsieur* passait sa chemise.

LA LYONNAISE.

Cinquante-six ans; de l'embonpoint; très-borrée; aimant beaucoup les petits oiseaux; en butte toute l'année aux mauvaises plaisanteries de la loge; bonne femme au fond.

Mise provinciale; robe d'indienne.

DESJARDINS.

Soixante ans; aimant la bonne chère; paresseux comme *Figaro;* toujours crachant, mouchant, grondant, friand; égoïste; grossier et suffisant avec les femmes; en somme, homme fort désagréable.

Casquette à visière; veste de chasse; tablier rarement blanc.

UN DÉPUTÉ.

Le maître de mademoiselle Reine; cinquante ans.

M. LASSERRE.

Soixante-cinq ans; ancien locataire des étages supérieurs de la maison; faisant son ménage lui-même; ex-employé aux contributions indirectes; écarté de ses fonctions en 1815, comme professant des opinions dangereuses.

Petite taille; perruque blonde en assez mauvais état; passant ses soirées à voir jouer aux échecs au café de la Régence; fort propre de sa personne; ha-

bit marron à boutons blancs; culotte courte en satin turc ; bas chinés; deux chaînes de montres tombant sur ses genoux; un seul gant à la main.

Un petit jardin sur sa fenêtre.

ADOLPHE POCHET, *plus connu sous le nom de* **DODOFFE.**

Neuf à dix ans; polisson dans toute l'acception du mot; proférant les juremens les plus affreux; malpropre; passant mille fois par jour les paremens de sa veste sous son nez; ne sachant pas un mot de grammaire ni de catéchisme; se battant à tous les coins de rue; rentrant toujours l'oreille déchirée; fréquentant les plus mauvaises sociétés; dérobant dans le ridicule de sa mère; ayant déjà deux fois ouvert la porte de la cage aux oiseaux de la Lyonnaise, et jeté un des chats de mademoiselle Verdet du sixième dans la cour.

AZOR, *carlin.*

Quatorze ans; surchargé d'embonpoint; exhalant après le dîner une odeur fétide; commençant fort à grisonner; libertin, coureur; sur sa bouche.

M. PRUDHOMME.

Étranger à la maison; cinquante-cinq ans; employé; Titus poudrée; de la tenue; de belles manières; basse taille; d'une politesse recherchée; parlant sa langue avec pureté et élégance; lié depuis longues années avec le quatrième; une canne de jonc à la main.

UN FACTEUR.

Livrée de la Poste ; peu de manières.

UN ÉPICIER.

Trente-six ans; tenue de visite; gros favoris roux, taillés en rond sur la joue; cravate de couleur en soie; grand col de chemise entrant dans le chapeau; gilet blanc; pantalon bleu-flore; bas blancs; habit vert. Parapluie rose.

Totalement étranger aux beaux-arts et à la littérature.

UNE VOIX CLAIRE.

Casquette polonaise à glands d'argent; habit-veste de chasse; teint blême; cravate rouge.

UNE VOIX ENROUÉE.

Chapeau sur le coin de l'oreille; col de chemise rabattu; cravatte à la Colin; cheveux en tire-bouchons; veste de garçon de café; pantalon cosaque; bottes éculées.

UN INDIVIDU.

Chapeau rabattu sur les yeux, de grandes jambes et de vastes poches à sa redingote couleur de muraille.

Le Roman avec la portière

LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE.

La Loge du Portier.

MADAME DESJARDINS.

Eh ben! Desjardins, est-ce que tu ne vas pas commencer à te coucher..... qu'tu vas encore faire comme tous les jours, te brûler l'sang au poële..... qu'c'est vrai qu'tu n'es pas non plus raisonnable.

DESJARDINS.

Qu'ça t'est ben facile à dire..... qu'j'voudrais t'voir c'que j'ai.....

MADAME DESJARDINS.

Je l'aurais qu'j'l'supporterais..... On a bien raison de l'dire..... les femmes sont bonnes là pour souffrir..... vous avez les douceurs et nous l'paquet..... mais vous autres..... Laisse-moi tranquille, tiens..... vas joindre ta soupente.... . tu m'ennuies..... (*Azor profite du moment où la porte de la loge est ouverte pour aller faire un tour dans la rue.*) Azor..... voulez-vous v'nir ici..... polisson..,... qu'j'vas aller à toi..... vilaine bête..... va..... que j'vas aller à toi..... v'nez ici que j'vous dis.....(*Azor assis sur son derrière, à dix pas de sa maîtresse, implore son pardon en tirant de temps en temps sa langue.*) Oui, j'te vois..... vous êtes timide quand vous avez fait des sottises..... (*Elle saisit un fouet suspendu à un clou derrière la porte cochère, et en détache un coup sur la partie inférieure des reins d'Azor qui ne fuit pas assez tôt, et pousse un cri plaintif.*)R'viens-z'y..... intrigant..... dites que vous ne l'ferez plus..... dites-le tout d'suite .....(*Azor garde le silence le plus absolu, il se glisse le plus vite qu'il lui est possible sous l'établi du*

tailleur en recevant sur la même partie du corps un second coup de fouet et en poussant de nouveau un cri plaintif.)

MADAME DESJARDINS, MADAME POCHET, ADOLPHE, AZOR.

MADAME POCHET.

Bonsoir, mame Desjardins; après qui donc que vous en avez?

MADAME DESJARDINS.

N'm'en parlez pas, c'est après c'vilain coureur de chien qu'on n'en peut pas jouir..... ceux qui n'en ont pas sont bien heureux.

MADAME POCHET.

C'est vrai qu'on s'y attache; c'est comme aux petits oiseaux..... N'y a qu'à voir la Lyonnaise avec eux. (*A Adolphe.*) Eh ben! mauvais sujet..... on n'dit rien à madame..... on n'souhaite pas l'bonsoir..... c'est trop commun.....

MADAME DESJARDINS.

Bonsoir, mon minet.

MADAME POCHET.

Oh! il n'dira rien, si c'est pas son idée..... Veux-tu pas t'tourner comme ça, j'vas te coucher, tu vas voir..... T'nez v'là eun'ch'mise blanche de c'matin, comme c'est propre, vilain enfant, va..... Va voir le petit à mame *Vaillant*, s'il est sale comme toi.

ADOLPHE.

Pas mal.

MADAME POCHET.

Veux-tu pas répliquer..... vilain monstre..... tu finiras sur l'échafaud, va scélérat. R'gardez ses yeux.

MADAME DESJARDINS.

Dodoffe, tu n'es pas gentil.

ADOLPHE.

Çà m'est bien égal.

MADAME POCHET.

Vilain..... sans cœur.....

MADAME DESJARDINS.

Ah! ça, on ne vous a pas vue de c'matin.

MADAME POCHET.

C'est vrai..... j'ai été si pressée aujourd'hui..... j'avais mon savonnage, que je n'ai eu le temps qu'à peine d'aller chercher ma crême et mon charbon. Mais du reste....., vous....., ça va bien?..... Vous êtes pourtant encore joliment jaune.

MADAME DESJARDINS.

Vous êtes bien honnête! ça n'va pas plus mal. Eh ben! et les nouvelles emménagées?

MADAME POCHET.

Eh ben! ça m'a pas encore l'air de grand chose de bon, voyez-vous; trois jeunes personnes comme ça dans deux chambres..... : après, ça m'est bien égal! Je ne sais pas toujours quel état qu'elles sont. Les *propiétaires* tirent tous à la location, et ça leur est bien égal que vous soyez n'importe avec qu'est-ce. C'est comme il vient l'autre jour dans ma chambre, qu'il m'dit, tiens, mais ça vous fait deux pièces! Comment, deux pièces! que j'm'écrie; c'est-à-dire une soupente, monsieur, qu'j'ai fait faire, témoin que j'ai mis ce papier rose dessus avec ma nièce, quand elle est ve-

nue à Paris..... Deux pièces! et que je l'enlèverai quand je m'en irai, sans votre permission; j'n'y tiens déjà pas tant à la maison! j'n'ai pas fait de bail à vie. Tiens! mais *c'est d'honneur vrai*, ils sont tous les mêmes!..... des parvenus!.....

MADAME DESJARDINS.

Vous vous enlevez toujours comme une soupe au lait, madame Pochet.

MADAME POCHET.

J'voudrais vous voir à ma place; *c'est d'honneur vrai*..... que c'te chambre fume, que c'est une abomination..... et qu'il y a le tuyau qui passe tout *conte* mon lit. Vous savez quand le temps est humide..... c'est certainement pas là une donnée. Ma foi, cent écus. J'suis outrée, *c'est d'honneur vrai*.

MADAME DESJARDINS.

Leur z'y avez-vous parlé à ces jeunesses?

MADAME POCHET.

J'leur z'y ai parlé, s'entend, sans leur z'y parler; c'est elles qui m'ont demandé si y avait une pompe dans la maison. Non, mesde-

moiselles, que j'ai leur z'y ai répondu, n'y a pas de pompe, c'est pas ici une maison de blanchisseuses, on ne vous y tolèrera pas vos loques accrochées au bout d'un cerceau à vos croisées; c'est pas le genre de la maison : si vous voulez de l'eau, vous ne serez pas plus ni moins protégées que les autres : deux sous la voie tant que vous en voudrez; tiens, mais *c'est d'honneur vrai*, ça entre dans des maisons comme à l'écurie.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE REINE. (*Un bougeoir à la main.*)

Bonsoir, mesdames... (*Elle souffle sa chandelle.*)

MADAME DESJARDINS.

Pourquoi donc qu'vous éteignez votre lumière?..... Ah ben! par exemple! c'est moi qui *éteign'ra* la mienne. Vous la *brûlereriez* dans vot'cuisine, autant qu'elle vous éclaire ici.....

MADAME POCHET.

C'est juste! et votre bûche?

MADEMOISELLE REINE.

Madame est témoin comme quoi j'en ai remonté tantôt trois de la cave.

MADAME DESJARDINS.

Nous n'en sommes pas là-d'sus..... et *Monsieur?*

MADEMOISELLE REINE.

J'ai toute la soirée à moi..... *Monsieur* dîne en ville..... et ces dames ne sont pas venues..... Ah! ah! c'est vrai, elles sont allées voir le nouveau vicaire.

MADAME DESJARDINS.

Oui..... à propos, ce n'est plus M. Poirot. Ils en changent maintenant comme de ch'mises. Nous n'attendons qu'ces dames pour continuer ce livre d'hier au soir. C'est dommage, vous n'étiez pas au commencement.

MADEMOISELLE REINE.

C'est égal..... j's'rai tout d'suite au courant; pourvu que j'sache comme ça s'appelle.

MADAME DESJARDINS.

Coëlina, ou l'Enfant du *ministère*..... ; c'est bien écrit.....

MADAME POCHET.

C'est bien intéressant..... ah, tiens! voilà ces dames.

LES PRÉCÉDENS, MESDAMES CHALAMELLE, LA LYONNAISE, MADEMOISELLE VERDET.

MADAME DESJARDINS.

Ah! v'là ces dames. Eh bien! vous n'entrez donc pas... j'vas fermer la porte cochère...

UN ÉPICIER.

Mon cousin est-il chez eux?

MADAME DESJARDINS.

Nous n'avons pas de ces gens-là ici. (*L'épicier se retire.*) Dites donc, vous là-bas..... où allez-vous donc comme çà..... vous n'pouvez pas dire où vous allez?

UN INDIVIDU.

M. Corot.

MADAME DESJARDINS.

C'est pas ici.

L'INDIVIDU.

Où est-ce?

MADAME DESJARDINS.

J'vous dis qu'c'est pas ici... est-ce qu'on entre comme ça l'soir dans les maisons?

L'INDIVIDU.

Bête que vous êtes : je n'entre pas puisque j'm'en vas.

MADAME DESJARDINS.

Bête vous-même, grand fédéré.

L'INDIVIDU.

Bossue... bossue, t'es forcée d'être bossue.

MADAME DESJARDINS, (*les poings sur les hanches*).

Vas-t'en donc... eh!... voleur..... (*L'individu se sauve*).

MADAME POCHET.

Vous avez dit l'mot, madame Desjardins, il s'a *ensauvé* dès qu'il *s'a* vu *r'connu*.(*La porte cochère est fermée. Madame Desjardins rentre et ferme la loge.*)

LA LYONNAISE.

Eh bien! sommes-nous toutes ces dames?

MADAME CHALAMELLE.

Nous avons encore mademoiselle Verdet.

MADEMOISELLE VERDET, (*frappant au carreau*).

Bonsoir, mesdames.

MADEMOISELLE CHALAMELLE.

Tiens comme dit c't'autre sans comparaison : *Quand on parle du loup...* nous parlions de vous.

MADEMOISELLE VERDET.

Dites donc... madame Desjardins, c'est pas pour vous flatter, mais la maison, c'est une infection... Qu'il y a des horreurs partout dans les escaliers.

MADAME POCHET.

C'est le gros caniche du tailleur du *cintième* au fond du *collidor*. J'lai joliment r'levé ce brigand de tailleur, qui se jetterait plutôt par la croisée que de saluer quelqu'un en passant, le scélérat. Je l'déteste ce vilain homme-là ; on n'a jamais vu des sortes de gens pareils. J'suis donc montée chez eux ; rien d'fait à deux heures ! lui était là, qu'avait l'air de travailler avec sa mine insolente ; madame était les bras croisés,

et la demoiselle la même chose. J'leur z'y ai dit que j'étais lasse d'être la domestique à leur chien. Ils m'ont répondu : nous en sommes bien fâchés, madame, voyez-vous d'un air... moi aussi, que j'ai répondu sèchement. Ça les a terrassés; ils n'ont plus rien dit, et je me suis *enallé*. Mais tenez, voyez-vous, j'sais ce que c'est à présent : le mari est un mouchard, la mère rien du tout, et la fille est enceinte. C'est la blanchisseuse qui me l'a dit. Enfin, est-ce qu'ils n'ont pas mangé un melon l'autre jour qu'on n'pouvait pas en approcher, pas un brodé... un cantalou... deux fois ma tête. J'suis loin de m'opposer à ce qu'ils en mangent des melons; qu'ils en crèvent s'ils veulent, j'm'en moque pas mal encore; mais qu'ils viennent exprès étaler leurs épluchures sur le carré en face mon paillasson, j'dis qu'c'est une petitesse.

MADEMOISELLE REINE.

Vous dites donc, Mesdames, que le nouveau Vicaire....

MADAME CHALAMELLE.

Nous l'avons vu; ah! c'est pas là M. Poirot,

oh non ! D'abord la Lyonnaise peut vous l'dire, il parle fort mal latin.

LA LYONNAISE.

Oh ! oui.

MADAME DESJARDINS.

C'est cependant la langue de la religion française; c'est même la langue naturelle à l'homme en général, car qui dit l'homme dit la femme. Tenez, sans aller plus loin, prenez deux enfans tout petits, mettez-les dans une chambre, ils parleront latin ; on a vu ça.

LA LYONNAISE.

Oh ! oui.

MADAME DESJARDINS.

Mais moi qui n'suis qu'une femme, j'veux apprendre à parler Cosaque, du Écossais ; eh ben, j'ai qu'à m'y mettre, car enfin, pour apprendre, enfin supposons que je le veux, eh ben, je le fais, c'est un fait.

LA LYONNAISE.

Oh ! oui. — Mais ce que j'plains de ce temps-ci c'est les petits oiseaux.

MADAME DESJARDINS.

Moi, ce que j'vous dis pour le Écossais, j'vous l'dis pour tout en général.

LA LYONNAISE.

Oh! oui. — Mais je donne aux petits oiseaux de ma croisée, mais j'peux pas donner à tout Paris, et j'les plains.

MADAME DESJARDINS.

Ah çà! si nous nous entendons pas mieux... Vous m'parlez de vos oiseaux; laissez-moi tranquille, la Lyonnaise.

MADEMOISELLE REINE.

Allons voyons donc, Mesdames, n'allez-vous pas encore vous chamailler? Qu'est-ce que vous avez donc, madame Pochet, vous ne nous dites rien?

MADAME POCHET.

Je souffre l'martyre de l'estomac..... rien ne me passe depuis quelque temps.

MADAME DESJARDINS.

C'est comme madame Bardy... Faudrait prendre du thé, peut-être.

LA LYONNAISE.

Oh! oui, une belle chose que votre thé; laissez-nous donc, c'est une fameuse saloperie.

MADAME DESJARDINS.

Qu'est-ce qui vous a fait?

LA LYONNAISE.

Pas à moi, Dieu merci, mais à un de mes maris, qu'il a failli m'enlever. Qui donc celui-là déjà? est-ce Prevoteau? non, c'était un blond... Brodais.... j'crois c'était Brodais.... non, non... Pilorel... enfin, n'importe. Il m'arrive un soir qui tombait de faiblesse.—Eh ben quoi, que je dis, qu'est-ce que c'est? J'crois bien que c'était Prevoteau à présent, n'importe.... Enfin finalement j'vas voir le médecin, il n'avait pas cabriolet alors; il était fort honnête, il m'dit : Votre mari est ivre mort. — Ivre mort! — Oui; donnez-lui du thé. — Qu'appelez du thé : — Plante potagère? — Bon! Où que çà s'achète? — Partout. — J'prends mon *tabellier;* j'vas donc chez l'apothicaire, qui me renvoie chez l'épicier..... L'épicier, je le vois encore; il est mort j'crois depuis, c't'épicier-là, c'était un Lhurel; i m'dit: Pour combien? — Pour deux liards. — On n'en

fait pas. — Pour combien donc qu'on en fait, pour 3,000 francs? — Pas moins de *vuit* sous. — Je tends mon *tabellier*. — Non, donnez votre main. Il me met trois petits grains noirs dans le creux de la main, et voilà pour mes *vuit* sous. — J'ne reviendrai pas tous les deux jours que je m'rappelle que j'lui dis, et j'm'en en fus. Arrivée chez nous, je cherche comme une épingle mon homme Brodais..... ou Pilorel; je n'sais plus. J'vous parle pas d'hier! et je le trouve derrière le poële, dans la cheminée. J'dis..... bon; et je mets sur le feu mon thé, en le faisant, comme dit l'épicier, fuser dans de l'eau. Je bats, je bats... je goûte, c'était fadasse, sans montant, sans rien; je dis, cet homme qui trouve le lait à son déjeûner trop doux, qu'il y met de l'eau-de-vie, ne prendra jamais ça; j'y mets un peu de vin, un peu de café..... du cornichon..... de la moutarde..... du veau.....de la compote..... un peu de pain d'épice..... des petits radis roses..... du sel et du poivre; je bats, je bats... de l'échalotte; je bats et je lui fais prendre; ça fait purée..... je bats toujours; enfin il n'eut pas plus tôt tout pris que le voilà qui... enfin... de tous les côtés...

Il fut malade trois mois; vous sentez, cet homme, ça lui avait chargé l'estomac... Belle chose que votre thé!

MADAME DESJARDINS.

Il y a des personnes qu'ça leur z'y réussit. —Ah! v'là madame Dutillois! J'm'en vas continuer la lecture d'hier, comme ayant l'haleine la plus forte. Nous en étions que Rosemonde était restée abandonnée avec sa petite... après avoir eu des reproches à se faire. Attendez.... « ... *Le départ précipité...* » C'est pas ça, nous l'avons lu. «... *Il était monté sur son palefroi...*» Nous avons lu ça, que la Lyonnaise a dit que c'était un tabouret. «... *Cet enfant allait chaque* » *matin cueillir des fleurs pour orner le front* » *de son père.....* » Nous avons lu ça..... — Eh ben! qu'est-ce que tu fais donc, Dodoffe! tu touches encore à la chandelle; toujours tes mains dans le suif! C'est joliment toi qui irais *cueiller* des fleurs pour orner le front à ton papa... — Ah! voilà, voilà! « ... *Malheureuse* » *mère, dit-elle, tu es l'assassin de ta propre* » *enfant, pour les sentimens que tu lui as.....*» V'là un mot que je ne peux pas lire. « I, n, in; c, u, l.... »

LA LYONNAISE.

Ça s'entend.

MADAME DESJARDINS.

Ça n'a pas le sens commun votre interprétation la Lyonnaise. Que tu lui as...

LA LYONNAISE.

Finissez.

MADAME DESJARDINS, épelant.

Q, u, é, s, qués.

LA LYONNAISE.

Inculquès! C'est un Espagnol. Nous n'avions pas encore vu celui-là.

MADAME DESJARDINS.

N'y a pas plus d'Espagnol là-dedans que dessus la main ; c'est seulement un mot d'auteur.

MADAME CHALAMELLE.

Ah ! vous rappelez-vous c't'auteur qui restait ici ? Moi, je l'aimais bien ; avec ça que c'était *monsieur Singulier!* Qu'est-ce qu'il est devenu ? *(On frappe à la porte.)*

UNE VOIX ENROUÉE.

Mademoiselle Pauline !

MADAME DESJARDINS.

Pauline... qui ?

LA VOIX ENROUÉE.

Pauline Fredais, y est-elle?

MADAME DESJARDINS.

C'est-il une des trois emménagées d'hier soir?

LA VOIX ENROUÉE, avec humeur.

C'est Pauline, qu'on vous dit; êtes-vous sourde?

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur, elle est chez eux. V'là un joli échantillon des gens qu'elles voient!..... Dieux! qu'il a l'air violent c't'homme-là. *(Lisant.)*

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin* » *de ta propre enfant, par les sentimens que tu* » *lui as...* » *(On frappe.)*

UNE VOIX CLAIRE.

Mademoiselle Pauline?

MADAME DESJARDINS.

Elle y est; au quatrième, la porte à gauche. Bon! et de deux; v'là *Longchamp* qui commence.

LA VOIX CLAIRE.

Je sais où c'est.

MADAME DESJARDINS.

Il sait où c'est! C'est emménagé d'hier! Il y a donc couché?

MADEMOISELLE REINE.

Vous croyez?.. Quelle horreur!.. Si *Monsieur* sait qu'il y a des *créatures* dans la maison, lui qui reçoit M. l'Curé!...

MADAME DESJARDINS.

«*L'assassin de ta propre enfant par les senti-*
» *mens que tu lui as...* » *(On frappe.)*

LE FACTEUR.

Trois sous!

MADAME DESJARDINS.

Pour qui?

LE FACTEUR.

Le second.

MADAME DESJARDINS.

Dites-donc, facteur, est-ce que vous vous figurez que j'm'en vas me mettre comm' ça à découvert avec le second! pas du tout. En v'là

déjà pour neuf sous, et on ne parle de rien... Je ne veux plus.

LE FACTEUR.

Laissez donc, v'la le jour de l'an; trois sous.

MADAME DESJARDINS.

Vous avez raison. Voulez-vous, sans vous commander, m'passer la *sibille*, au-dessus de votre tête, sur la tablette, à côté du p'tit cadre, madame Pochet. Excusez, la Lyonnaise.. Tenez, v'là trois jolis sous.

LE FACTEUR.

Qu'a le nez fait comme six blancs; trois sous ?

MADAME DESJARDINS.

Pas encore! Tenez, v'là un joli sou de la liberté, facteur.

LE FACTEUR.

C'est bon!

MADAME DESJARDINS.

Vous fermerez le carreau...; il s'en va. Maintenant ils sont grossiers comme du pain d'orge, dans les places. N'y avait qu'à voir autrefois!

J'avais un oncle de mon mari dans les écuries du Roi, à Versailles, *palfermier;* fallait voir ces gens-là en société...

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin...* »

LA VOIX CLAIRE, (*au carreau*).

Elle est joliment chez elle, mademoiselle Pauline!

MADAME DESJARDINS.

C'est qu'elle sera sortie, ou ellee st peut-être occupée.

LA VOIX CLAIRE.

Qu'est-ce que vous dites d'occupée?

MADAME DESJARDINS.

Mais, monsieur...

LA VOIX CLAIRE.

J'dis qu'on s'taise...; tirez-moi le cordon.

MADAME DESJARDINS.

Vous fermerez votre porte... Comment?... Qu'est-ce que vous dites?... manant, grossier, sans éducation. J'n'oserais pas répéter devant un enfant ce qui vient de m'dire. Le *propié-*

taire le saura demain... Eh ben! j'vas t'être heureuse pendant trois mois. Eh! mon Dieu, j'n'ai plus de cœur à rien! c'est vrai.

« *Malheureuse mère, dit-elle.....* » (*On frappe*).

M. PRUDHOMME, (*basse-taille*).

M. Dufournel?

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur. Vous savez ousque c'est.

M. PRUDHOMME.

Depuis trente années consécutives.

MADAME DESJARDINS.

Ah! c'est vrai; je n'vous remettais pas, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je vous demanderai la permission d'allumer mon rat.

MADAME DESJARDINS.

Oui, monsieur.

M. PRUDHOMME.

En vous remerciant mille fois. Je vais fermer le carreau; mille pardons.

MADAME DESJARDINS.

De rien. (*On frappe.*)

DEUX VOIX DE FEMMES.

C'est nous!

MADAME DESJARDINS.

Tiens! l'Opéra déjà fini. V'là la dame du fond de la cour, au rez-de-chaussée, avec sa demoiselle, qui rentre.

MADEMOISELLE VERDET.

Et un cavalier, dites donc! Je n'connaissais pas celui-là.

MADAME DESJARDINS.

Je n'ai rien vu, moi. C'est une dame très-généreuse.

MADEMOISELLE VERDET.

Il a pourtant la tête de plus que M. *Bocquet.*

MADAME DESJARDINS.

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assas-*
» *sin de ta propre enfant par les sentimens*
» *que tu lui as inculqués... inculqués... Email-*
» *lée de fleurs, là bondissaient de toutes parts*
» *de jeunes agneaux blancs comme neige.* »

Ça ne se suit pas beaucoup. — J'crois ben, 104 et 297. Dis donc, Desjardins, qu'est-ce t'as donc fait des pages? dis-le donc; tu dors comme un sabot dans ta soupente; t'as allumé ta pipe avec... J'te dis pas de tirer le cordon, imbécille. (*Elle va fermer la porte.*) Comment faire, à présent, pour y *suppléïer*; je ne sais plus du tout où j'en suis. V'là la Lyonnaise qui commence sa nuit; bonsoir, la Lyonnaise.

LA LYONNAISE.

Non, pas du tout; « *émaillée de fleurs* »....

MADAME DESJARDINS.

Je le croyais, excusez. Voyons donc sous le coussin de mon fauteuil, quelquefois..... Rien du tout.

« *Malheureuse mère...* »

M. PRUDHOMME *au carreau.*

J'ai éteint mon rat.

MADAME DESJARDINS.

Dame! monsieur, vous allez faire ce manège-là toute la soirée, si vous ne le mettez pas, pour traverser la cour, dans la coiffe à votre chapeau.

M. PRUDHOMME.

Je crains de la compromettre..... Je vais cependant aviser au moyen de ne pas vous déranger davantage; mille pardons de vos peines, mille remercîmens.

MADAME DESJARDINS.

« *Malheureuse mère, dit-elle, tu es l'assassin* » *de ta propre enfant par les sentimens que tu* » *lui as inculqués... Émaillée de fleurs...* »

M. PRUDHOMME, (*au carreau.*)

C'est encore moi : dame, que voulez-vous, tout finit par s'éteindre dans la nature!.... le rat, c'est l'image de la vie..... nous subissons la loi commune... Je vais fermer le carreau.

MADAME DESJARDINS.

Dieu! que cet homme est bête avec tout son esprit, je ne connais rien de si bête. (*La porte est restée ouverte; en allant la fermer, madame Desjardins aperçoit venir de loin un des locataires; elle la referme promptement, et rentre dans sa loge.*) Dites donc, v'là ce La-

serre. J'vas l'laisser un peu dehors pour le r'mercier d'ses dernières étrennes.

MADAME POCHET.

Comment, est-ce qu'il ne vous a rien donné l'an passé?

MADAME DESJARDINS.

La moitié d'un petit écu, comme vous êtes une honnête femme.

MADEMOISELLE REINE.

Trente sous!.. oh! l'avare!

MADAME POCHET.

C'est une horreur!.. (*On frappe.*)

MADAME DESJARDINS.

Pan! Oui, cogne, va!

MADEMOISELLE REINE.

Il a pourtant d'quoi?

MADAME DESJARDINS.

J'crois ben, un gabelou (1) r'tiré... (*On frappe.*)

MADAME POCHET.

Pan! Et qui est bien meublé..... j'ai vu sa chambre.

(1) Nom que le peuple donne aux employés des contributions.

MADAME DESJARDINS.

Oui, oui, il a un mobilier assez *conséquent*... (*On frappe trois coups.*)

MADAME POCHET, *riant.*

V'là qui s'anime!

MADAME DESJARDINS.

C'est pas son habitude. (*On frappe à coups redoublés.*) Frappe, frappe, oh! ça n's'ra pas la dernière fois. (*Le portier, réveillé en sursaut, tire le cordon de sa soupente.*) Qu'est-ce qui te prie d'ouvrir, animal?

M. LASERRE ET LE MAITRE DE MADEMOISELLE REINE (*rentrant en même temps*).

M. LASERRE.

Pourquoi tardez-vous autant, madame Desjardins?

MADAME DESJARDINS.

Les ordres de *monsieur* sont de ne plus ouvrir passé *ménuit.*

M. LASERRE (*tirant froidement ses montres*).

Il est minuit moins un quart à mes deux montres comme à votre horloge, et comme voilà un quart-d'heure que j'attends....

MADAME DESJARDINS.

Il est *ménuit* passé... votre montre est une patraque.

LE MAÎTRE DE MADEMOISELLE REINE.

La mienne marque également minuit moins un quart, madame.

MADAME DESJARDINS, (*mielleusement*).

Ah! monsieur, c'est différent, la vôtre va bien.

LE MAÎTRE DE MADEMOISELLE REINE.

Quels sont donc ces nouveaux ordres? Comment, les locataires ne peuvent plus rentrer passé minuit?

MADAME DESJARDINS.

Oh! monsieur, ces ordres-là ne sont pas pour tout l'monde.

M. LASERRE.

C'est-à-dire que c'est pour moi; c'est poli.

MADAME DESJARDINS.

Vous n'm'avez pas payée pour ça.

LE MAÎTRE DE MADEMOISELLE REINE.

Allons, allons, madame Desjardins, ne répondez pas ainsi.

MADAME DESJARDINS, (*avec empressement*).

Ah! mon Dieu, vous avez bien raison... (*donnant la lumière à mademoiselle Reine*). Monsieur, voici votre lumière. On est fait pour vous attendre, et c'est avec plaisir.

LE MAÎTRE DE MADEMOISELLE REINE, (*montant l'escalier, à madame Desjardins*).

Mère Desjardins, on doit des égards à tout le monde. (*Il salue M. Laserre*).

M. LASERRE.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

MADAME DESJARDINS.

T'nez donc, M. Laserre, voici trois cartes et deux lettres qui traînent ici depuis huit jours.

M. LASERRE.

Comment? depuis huit jours!

MADAME DESJARDINS.

Oui... fallait-il pas vous les monter?

M. LASERRE.

Ce sont ces nouvelles que j'attendais... Vous auriez dû au moins me prévenir que vous aviez une lettre pour moi.

MADAME DESJARDINS.

Ah ben, par exemple!... fallait me d'mander s'il y avait queuq'chose pour vous. (*Elle ferme son carreau et souffle sa chandelle*).

M. LASERRE, (*dans la plus profonde obscurité de l'escalier.*)

Comme cette canaille est intéressée. (*Il se heurte*).

MADAME DESJARDINS, (*écoutant*).

S'il pouvait s'casser l'nez! (*On entend M. Laserre tomber*). Dieu vous bénisse!

MADAME POCHET, (*se réveillant.*)

N'y a pas d'quoi... voisine; ah ça, passez-moi donc vot' chaufferette que j'rallume ma lumière.

MADAME DESJARDINS.

Et attendez donc que c'crasseux-là ne profite pas de la clarté.

UNE VOIX DE COCHER, (*en dehors.*)

La porte... s'il vous plaît!...

MADAME POCHET.

Justement v'là le premier qui rentre.

MADAME DESJARDINS, (*allant ouvrir la porte cochère.*)

Azor, v'nez ici.

LA VOIX DE COCHER.

La porte, s'il vous plaît?

MADAME DESJARDINS.

Eh, on y va. (*La voiture passe, elle referme sa porte*). — Madame rentre avec monsieur, miracle! Il fait bien froid ce soir. (*Rentrant dans sa loge*). Nous aurons d'la neige, ben

sûr ; mes corps me font souffrir qu'çà n'est pas croyable !

MADAME POCHET.

Ah ! mon Dieu, et moi qui n'a pas rentré mes giroflées !

MADAME DESJARDINS.

Ah ben ! elles sont frites, allez. « *Prairie » émaillée de fleurs...* » (*Azor qui est sorti gratte à la porte*). Allons, en v'là d'une autre. Veux-tu venir ici, *vacabond.*

MADAME POCHET.

T'nez, passez-le par le carreau, vous n'ouvrirez pas la porte.

MADAME DESJARDINS.

Oui, mais passera-t-il ?

MADAME POCHET.

Vous forcerez un peu. (*Elle essaie de le faire passer par le carreau ; Azor pousse des hurlemens affreux*).

MADAME DESJARDINS, (*forçant.*)

Veux-tu bien passer, entêté. — Allez vous

coucher tout d'suite. (*On entend sonner le coucou*).

MADAME POCHET.

Tiens, *ménuit*!... (*Les autres dames sont endormies*). Eh ben! mademoiselle Verdet, la Lyonnaise, dites donc, vous v'là déjà parties... Allons coucher, allons.

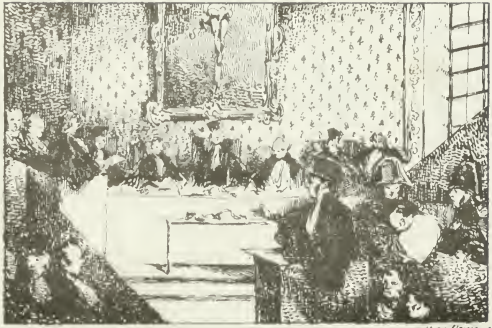
TOUTES CES DAMES, (*se levant en bâillant*).

Oui, allons coucher!...

MADAME POCHET.

A d'main, madame Desjardins, à d'main, mesdames. Nous n'avons pas beaucoup lu aujourd'hui; c'est dommage, c'était bien intéressant!

LA COUR D'ASSISES.



La Cour d'Essex

LA COUR D'ASSISES.

Entrée des Huissiers et du Jury. Les Huissiers conduisent MM. les Jurés dans la chambre du Conseil.

Rentrée des douze Jurés tombés au sort. Entrée de l'Accusé sous l'escorte des Gendarmes. Arrivée de la Cour.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites ouvrir les portes. *(Le public est introduit.)* L'audience est ouverte... Messieurs les jurés, veuillez prendre vos places, je vais recevoir votre serment. *(Le président lit la formule du serment.)*

« Vous jurez et promettez, devant Dieu et devant les hommes, d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse, les charges qui sont portées contre Jean Iroux; de ne trahir ni les intérêts de l'accusé ni ceux de la société qui l'accuse; de ne communiquer avec personne jusqu'après votre déclaration; de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection; de vous décider d'après les charges et les moyens de défense, suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre. »

(Le président reçoit le serment de chaque juré qui à l'appel de son nom répond : je le jure.)

LE PRÉSIDENT, après le serment.

Messieurs, veuillez prendre place... Accusé, votre nom?

JEAN IROUX *(d'une voix enrouée et inintelligible).*

Jean Iroux.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Jean Iroux.

LE PRESIDENT.

Votre âge?

JEAN IROUX *(toujours inintelligible).*

Trente-huit ans.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Trente-huit ans.

LE PRÉSIDENT.

Où demeurez-vous?

JEAN IROUX.

Je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT.

Votre profession?

JEAN IROUX.

Manouvrier.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

JEAN IROUX.

Manouvrier.

LE PRÉSIDENT.

Journalier. Où êtes-vous né?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Où?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Où est situé ce pays?

JEAN IROUX.

A Galard.

LE PRÉSIDENT.

Quel département?

JEAN IROUX.

A Galard.

UN CONSEILLER.

Près de quelle ville?

JEAN IROUX.

A Galard.

UN JURÉ.

Près Épinal.

UN AUTRE JURÉ.

Département des Vosges.

LE TÉMOIN PRUDHOMME *(dans l'auditoire)*.

Épinal, Vosges, Vosges, Épinal.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites sortir l'interrupteur.

M. PRUDHOMME.

Comme témoin, je croyais de mon devoir d'éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, vous ne devez parler que lorsque vous serez appelé.

M. PRUDHOMME.

C'est comme vous voudrez, M. le Magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, soyez attentif à la lecture de l'acte

d'accusation et aux charges qui seront portées contre vous.

LE GREFFIER *(lit l'arrêt de renvoi).*

La Cour Royale, chambre des mises en accusation, attendu que Jean Iroux est suffisamment prévenu d'avoir, au mois d'octobre dernier, étant en état de vagabondage, tenté de commettre un meurtre avec préméditation sur la personne de la dame veuve Loddé; tentative qui n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de sa volonté, ce qui constitue les crimes prévus par les articles 2, 296 et 302 du code pénal, 270 et 280 du même code, ordonne que les pièces seront envoyées à M. le procureur général. Ordonne, en outre, que par tous huissiers et agens de la force publique, le nommé Jean Iroux, âgé de trente-huit ans, né à *Galard*, *arrondissement d'Épinal*, *département des Vosges*, *journalier*, sans domicile, taille d'un mètre trente-six centimètres, cheveux et sourcils roux, front bas, yeux gris, nez épaté, bouche de travers, menton ramassé, barbe rousse, sera pris au corps et conduit dans la maison de justice; sur les re-

gistres de ladite maison il sera écroué par tous huissiers requis, ce qui sera exécuté à la diligence du procureur-général.

ACTE D'ACCUSATION CONTRE JEAN IROUX.

Le procureur général expose que, par arrêt de renvoi, la Cour a ordonné la mise en accusation du nommé *Jean Iroux*, âgé de 38 ans, sans domicile, accusé d'avoir, étant en état de vagabondage, tenté un meurtre avec préméditation, sur la personne de la veuve Loddé.

Déclare le procureur général que, de l'instruction, résultent les faits suivans.

Le 17 octobre dernier, vers huit heures, huit heures et demie environ du soir, par un temps froid et pluvieux, et pendant l'obscurité la plus profonde, un individu, mal vêtu, se présenta à la porte de la ferme des *Étroits*, dépendant de la commune de l'*Argotière*, appartenant à la dame veuve *Loddé*, et exploitée par le sieur *Barbier :* la porte de la ferme avait été fermée. Cet individu, voulant cependant exé-

cuter ses funestes projets, frappe à coups redoublés; tous les habitans de la ferme sont en émoi: le sieur Barbier seul conserve son courage et son sang-froid. Après avoir reproché à sa femme ses terreurs et ses craintes, il se dirige d'un pas ferme et assuré vers la porte charretière. Qui va là? s'écrie-t-il d'une voix forte et sonore. Ouvrez, s'il vous plaît, répondit une voix inconnue et tremblante; ouvrez : je vous demande à coucher pour cette nuit. C'est bien tard, lui répondit M. *Barbier*; cependant il ouvrit et conduisit l'individu dans une grange séparée des bâtimens d'habitation, puis il se retira, revint trouver sa famille toujours inquiète, et ne tarda pas à se coucher.

Sur les une heure, deux heures du matin, un garçon de la ferme entendit dans la cour le bruit des pas d'un homme; il regarda à travers un trou qui existait à la porte de l'écurie, et aperçut un individu traversant la cour; il le laissa passer, sortit sans faire de bruit, et le suivit des yeux; l'individu entra dans un corps de logis dépendant de la maison d'habitation, et bientôt après il aperçut une ombre projetée sur la fenêtre d'une chambre habitée par la

dame veuve Loddé; il y porta toute son attention et vit un individu qui, armé d'un bâton, paraissait lutter avec quelqu'un. Le garçon, voyant qu'un crime se commettait, courut en toute hâte à l'escalier, et voit sortir de la chambre un individu qu'il reconnut pour un étranger; cet individu passa près de lui, calme, les yeux fixes, et tenant encore son bâton à la main. Il se rangea pour le laisser passer, et se contenta de dire : C'est un sorcier, il a charmé nos chiens; puis il répandit l'alarme dans la maison. On courut à la chambre de la dame veuve *Loddé*, qui répondit, à moitié endormie, qu'elle avait été réveillée par un homme qui frappait à coups redoublés sur le bois de son lit, agitant un bâton, mais qu'au mouvement qu'elle fit en se réveillant, il était reparti quelques instans après. Le sieur *Barbier*, réveillé, se rendit en toute hâte à la grange, il trouva l'accusé plongé dans un profond sommeil et tenant toujours son bâton noueux à la main. L'étranger s'est réveillé au bruit que l'on a fait. Le sieur *Barbier* lui reprocha son ingratitude et son crime. Iroux déclara n'être jamais sorti et qu'il ignorait ce qu'on voulait lui dire. On

l'enferma dans la grange; et, dans ces circonstances, Jean Iroux est accusé d'avoir, étant en état de vagabondage, tenté un meurtre avec préméditation sur la personne de la dame veuve Loddé, crimes prévus par les articles 2, 296, 302 du code pénal et 280 du même code.

LE GREFFIER.

Les témoins de l'affaire sont.... à charge:

Le sieur Barbier.
La dame Barbier.
La veuve Loddé.
Maclou.

Témoins à décharge:

Le sieur Prudhomme.

(*Les témoins se retirent.*)

LE PRÉSIDENT.

Jean Iroux!

(*L'accusé est endormi.*)

LE PRÉSIDENT.

Gendarme, réveillez le prévenu.

JEAN IROUX.

Laissez-moi donc tranquille... gendarme.

LE PRÉSIDENT.

Jean Iroux, répondez à mes questions.

JEAN IROUX.

J'ai soif...

LE PRÉSIDENT.

(Faites apporter un verre d'eau au prévenu.) D'où veniez-vous lorsque vous frappâtes à la porte de la ferme des Étroits? (*On apporte un verre d'eau.*)

JEAN IROUX.

D'où que je devenais... Je devenais du Roquet... que j'y avais couché... que j'y étais été pour avoir de l'ouvrage... qu'on m'a traité de *faignant* et qu'on m'a dit que j'priais l'bon Dieu d'n'en pas trouver... que j'avais fait neuf lieues... que je n'me sentais pas de froid... que j'n'avais mangé qu'un sou d'pain d'la journée... que v'là que j'frappe à la porte de la ferme.... qu'on m'ouvre.... que j'me couche.... que j'm'endors.... qu'on m'réveille... et qu'on mène en prison... (*Il sanglotte.*)

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous. Répondez aux questions que je vais vous adresser... Vous veniez, dites-vous, du Roquet où vous n'aviez pas trouvé d'ouvrage.

JEAN IROUX.

Oui, mon juge... Moi, voleur... moi, assassineur... jamais... moi pas riche... moi malheureux.... oui... (*Il pleure.*) Moi.... pas noble.... moi noble... moi riche... moi pas voleur... moi pas noble..... moi pas riche..... moi, scélérat.... qu'on m'guillotine.... Moi, battre une vieille... jamais... moi, j'ai conduit une vieille aveugle trois mois sans rien... qu'elle est morte... moi, battre une vieille..... moi, battre un enfant..... jamais... moi respecter un chien... mais moi, pas noble... pas riche.... qu'on m'guillotine..... (*Au gendarme qui s'approche de lui pour le calmer.*) Laissez-moi donc tranquille, gendarme... tenez v'là ma cravate... (*Il la retire.*) Qu'on m'guillotine.... Moi, assassineur... moi, battre une vieille... jamais... battre une vieille... Moi, pas noble... (*Il verse des larmes en abondance.*)

LE PRÉSIDENT.

Soyez plus tranquille... calmez-vous... avez-vous un avocat?

JEAN IROUX.

Moi, pas noble... moi, pas riche... moi, pas d'avocat... moi, pas rien... J'veux qu'on m'guillotine... moi, battre une vieille... jamais... (*Il retombe accablé sur son banc.*)

(*Mouvement dans l'auditoire.*)

LE PRÉSIDENT.

Faites appeler le premier témoin.

LE PRÉSIDENT.

Levez la main... la main droite.

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

BARBIER.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. Êtes-vous parent ou allié du prévenu ?

BARBIER.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Tournez-vous du côté de messieurs les jurés. Faites votre déposition.

BARBIER.

J'était à souper avec mon épouse et mon monde; v'là que j'entends frapper à la porte de la rue. J'dis : Bon, v'là M. Chomel qui r'vient; que M. Chomel c'est le fermier d'à côté d'chez nous, qu'était allé, sauf le respect que j'vous dois, vendre du blé au marché. Mon épouse me dit : Y a long-temps qu'il est revenu; çà peut être que des polissons qui frappent à la porte. Bon, que j'dis, j'vas y aller voir; que j'y vais. J'trouve une voix qui m'demande à coucher. Bon. Qu'êtes-vous? que j'réponds. Ouvrez! qu'elle crie toujours. J'ouvre la porte, et j'trouve, (*se tournant du côté du prévenu*) j'trouve... celui-ci qui me d'mande à coucher. Bon... Pas gêné, que j'lui réponds; il est là pour le dire. Ma foi, j'lui dis, attendez : j'prends ma lanterne et je l'conduis dans une grange ousce qu'on bat dedans en grange; et j'l'enferme en lui disant : Bonsoir, l'ancien... Mais, pas du tout; v'là quand j'rentre,

ma femme me dit : Qu'est ce qu'est venu? J'lui fais une menterie que c'étaient des galopins qu'étaient venus frapper... car elle n'est pas curieuse de recevoir la nuit des gens qu'on n'connaît pas.

LE PRÉSIDENT.

Allâtes-vous vous coucher long-temps après avoir accordé l'hospitalité au prévenu?

BARBIER.

Parbleu.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne répondez à ma question. Vous couchâtes-vous long-temps après avoir donné asile au prévenu?

BARBIER.

J'm'ai couché quet temps après.

LE PRÉSIDENT.

Fort bien..... Vous fûtes donc réveillé pendant la nuit par le bruit que firent, à la suite de la visite de Jean Iroux dans la chambre de votre belle-mère, les cris *A l'assassin* de vos garçons de ferme?

BARBIER.

C'est sûr, qu'ils en firent du tapage. J'prends, sauf votre respect, ma culotte; j'saute sur mon fusil; j'vais chercher avec Maclou tout autour des bâtimens; j'trouve... rien du tout... j'entre dans la grange ousqu'était l'assassin; je l'trouve, le scélérat, qui faisait comme si qu'il dormait, son gros manche à balais entre les jambes, et qu'avait l'air comme de rien du tout.

LE PRÉSIDENT.

Que lui dites-vous?

BARBIER.

Je l'ai traité comme il le méritait, et de brigand, et de voleur, et de tout; qu'on n'était pas plus scélérat; et que je ne sais ce qui m'a empêché de le massacrer; qu'enfin, avec son air de filou, il me regardait; qu'il disait qui n'savait pas ce qu'on avait... Enfin, je ne me suis pas contenté de ça; j'lai enfermé à double tour... qu'on est allé chercher la garde... que les gendarmes sont venus... et qu'ils l'ont *empoigné*.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous autre chose à déclarer?

BARBIER.

Non, puisque j'vous ai dit tout.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place. Introduisez un autre témoin. (*La dame Barbier est introduite.*)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main.

LA DAME BARBIER.

Laquelle, M. le président ?

LE PRÉSIDENT.

La main droite.

LA DAME BARBIER.

Excusez, Monsieur, c'est que je ne peux me moucher que de celle-là, j'm'en vas tenir la gauche en attendant *(Elle se mouche)*. Excusez, v'là c'que c'est.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité... rien que la vérité.

LA DAME BARBIER.

Oui, Monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. Etes-vous parente ou alliée du prévenu?

LA DAME BARBIER *(avec emportement).*

Moi! parente de c'scélérat-là? Oh! le brigand! oh! le gueux!

LE PRÉSIDENT.

Toute injure envers le prévenu vous est interdite, faites votre déposition. Tournez-vous du côté de MM. les jurés.

LA DAME BARBIER.

Bonjour, Jury... Messieurs, comme vous êtes tous honnêtes hommes, ce brigand-là, excusez ce..... Enfin, Monsieur entra chez nous pour massacrer notre pauvre mère. Pauvre femme! il a voulu la massacrer, le grédin qu'il est.

LE PRÉSIDENT.

Je suis encore obligé de vous rappeler à la question. Connaissez-vous le prévenu?

LA DAME BARBIER.

J'en serais bien fâchée! Dieu merci, non.

LE PRÉSIDENT.

Le vîtes-vous dans votre ferme?

LA DAME BARBIER.

Je l'ai vu quand les gendarmes l'ont emmené, que si l'on ne m'avait retenue je lui aurais arraché les yeux *(se retournant du côté de son mari)*. Ça t'apprendra, M. Barbier, à recevoir chez nous des assassins.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous quelque chose à ajouter à votre déposition?

LA DAME BARBIER.

Non..... Monsieur..... que je voudrais bien qu'on lui apprît à ne plus venir assassiner dans les...

LE PRÉSIDENT (*l'interrompant*).

C'est assez; taisez-vous. Allez à votre place. (*La femme Barbier se retire.*)

LE PRÉSIDENT.

La dame veuve Loddé. (*La veuve Loddé est introduite.*)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main. (*La veuve Loddé reste immobile.*) Levez la main.

LA VEUVE LODDÉ.

Que je lève la main?

LE PRÉSIDENT.

La main droite... Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

LA VEUVE LODDÉ.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main... baissez la main. Huissier, donnez un siège au témoin. Tournez-vous du côté de Messieurs les jurés... Faites votre déposition..... Comment..... je ne vous entends pas; parlez plus haut... N'étiez-vous pas couchée lorsqu'un individu pénétra dans votre

chambre et vous réveilla en frappant à coups redoublés sur votre lit?.. Comment...

LA VEUVE LODDÉ.

Oui... Monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Reconnaissez-vous le prévenu?

LA VEUVE LODDÉ.

Non... Monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Fûtes-vous réveillée par le bruit qu'il fit en frappant sur votre lit?

LA VEUVE LODDÉ.

Oui... Monsieur... que je croyais que c'était Maclou...

LE PRÉSIDENT.

Vous ne pouvez pas le reconnaître?

LA VEUVE LODDÉ.

Non...

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas autre chose à dire?

LA VEUVE LODDÉ.

Que je croyais que c'était Maclou.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place... Maclou. (*Le témoin est introduit.*)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main... Vous jurez et promettez, etc.

MACLOU.

Oui... mon juge.

LE PRÉSIDENT.

Etes-vous parent ou allié du prévenu?

MACLOU.

Non, mon juge.

LE PRÉSIDENT.

Baissez la main. (*Le témoin baise sa main. Rire dans l'auditoire.*) Je vous dis de baisser votre main. Tournez-vous du côté de Messieurs

les jurés. Faites votre déposition. Reconnaissez-vous dans l'accusé l'individu qui se présenta à la porte de la ferme des *Étroits*?

MACLOU.

Comme j'vous voyons. J'étions dans l'écurie que j'entendons comme quelqu'un qui marchait dans la cour; j'croyons qui rattournait dans la cour; j'croyons qu'c'était l'bourgeois; mais non..... J'me mettons après li, et que j'voyons qui rattournait dans la cour; qu'j'avons peur; qu'les chiens n'disaient pas la moindre des choses, et que j'voyons qu'il r'muyions, qu'i r'muyons un bâton; que j'me mettons à aller que l'bourgeois qui vient, et qu'nous trouvons rien; qu'la mère Loddé m'dit quand j'y montons: Qu't'es donc venu pour m'réveiller.

LE PRÉSIDENT.

Passa-t-il près de vous dans l'escalier?

MACLOU.

Jamais.

LE PRÉSIDENT.

L'avez-vous rencontré dans l'escalier?

MACLOU.

Ah! oui.

LE PRÉSIDENT.

Il passa donc près de vous?

MACLOU.

Ah! non.

LE PRÉSIDENT.

Voyons, soyez conséquent. Je vous fais une question... Est-ce oui ou non?

MACLOU.

Mais j'n'ons rien dit, mon juge... j'n'ons rien dit. J'sommes honnête homme... j'ons vu c't'homme qu'est v'nu; qu'je l'connaissons pas... que j'sommes ben loin de dire ce que j'nons pas vu.

LE PRÉSIDENT.

Je vous demande si vous l'avez rencontré dans l'escalier?

MACLOU.

J'nons jamais fait de tort à personne..... d'puis que sommes chez l'même bourgeois, mon juge; jamais d'tort à personne.

LE PRÉSIDENT.

Nous n'attaquons en rien votre probité; je vous demande si l'accusé s'est porté à des voies de fait sur la personne de la veuve Loddé?

MACLOU.

Elle m'a dit qu'il avait donné des coups de manche à balai sur le bois du lit; qu'elle croyait qu'c'étions moi.

UN JURÉ.

Je demande si les coups ont été portés sur la veuve Loddé avec intention?

MACLOU.

Je l'ons vu qui donnions des coups de manche à balai, et j'lons vu danser, qu'il avions l'air d'battre la m'sure sur l'lit.

LE JURÉ.

Je prie monsieur le président de faire pré-

ciser ma question. Je m'explique sans doute mal; mais je désire que ce fait soit bien éclairci.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Le fait est peu important.

LE JURÉ.

Il a beaucoup d'importance pour ceux qui sont appelés à juger.

LE PRÉSIDENT.

Bien, monsieur le juré, je vais poser la question. Maclou, dans votre pensée, les coups portés par Jean Iroux vous semblaient-ils avoir été portés sur la veuve Loddé avec intention?

MACLOU.

Je n'savons pas, puisqu'i battiont la m'sure, et qu'elle aviont dit, la mère Loddé : Je m'lève pas core; qu'elle m'aviont dit.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place. Le témoin Prudhomme. (*Le témoin dépose son chapeau sur un banc, s'avance avec sa canne à la main, et répond à*

toutes les questions d'une voix forte et sonore.)

LE PRÉSIDENT.

Levez la main.

M. PRUDHOMME.

Volontiers, monsieur le premier président.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

M. PRUDHOMME.

Je le jure devant Dieu et devant les hommes.

LE PRÉSIDENT.

Êtes-vous parent ou allié du prévenu?

M. PRUDHOMME.

Je pourrais l'être; je ne le suis pas : tous les jours on voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigans, des...

LE PRÉSIDENT (*l'interrompant*).

Taisez-vous. Tournez-vous du côté de messieurs les jurés.

M. PRUDHOMME.

Messieurs, je suis bien votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE PRÉSIDENT.

Faites votre déposition.

M. PRUDHOMME.

En ma qualité de professeur en fait d'écriture, messieurs, je dois donner mes soins à tous les sujets de l'un et de l'autre sexe indifféremment qui me sont confiés. Jean Iroux fut de ce nombre. Je cherchai à développer de bonne heure en lui ce que la nature devait y avoir semé; mais il ne se développait pas vite. Quant au moral, il n'était pas ce qu'on peut dire méchant; mais il ne mordait pas fort au travail. Les années coulaient grand train, et bientôt arriva cette époque de sa vie où le scélérat, le polisson, qui long-temps, qui trop long-temps gouverna la France...

LE PRÉSIDENT.

Je dois vous rappeler que vous vous éloignez de la question.

M. PRUDHOMME.

Pardon, monsieur le premier président, pardon, messieurs les jurés... Cette époque de sa vie où celui que la pudeur me défend de nommer, celui dont les mères de famille...

LE PRÉSIDENT.

Je vous prie de ne pas vous écarter de la question.

M. PRUDHOMME.

Oui, premier magistrat. Dont les mères de famille ont long-temps déploré la venue. Il quitta, Jean Iroux... Jean Iroux quitta sa terre natale, et porta le mousquet en qualité de conscrit...

LE PRÉSIDENT.

Quand l'avez-vous revu?

M. PRUDHOMME.

Un jour, je me promenais sans savoir où j'allais, en pensant à toute autre chose, quand je vis venir à moi mon ancien disciple. Sa mise était celle de la non fortune, celle de l'indi-

gence. Il se fit reconnaître à moi. Je lui dis qu'oui, que je me remémoriais, autant comme possible était, ses traits quoique altérés; et ce fut alors qu'il eut recours à ma bienfaisance. Je tirai ma bourse de cette même culotte, je me rappelle le fait comme aujourd'hui. J'en retirai cinq francs en lui adressant ces paroles: *S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, les voici.* Il les prit, et je me dérobai à sa gratitude.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne lui adressâtes pas de questions sur sa position.

M. PRUDHOMME.

J'eusse craint de le blesser, monsieur le premier magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous encore quelque chose à dire?

M. PRUDHOMME.

Voilà tout ce que je peux, je dois, ce qu'il est de mon devoir de dire pour éclairer la justice.

LE PRÉSIDENT.

Allez à votre place.

M. PRUDHOMME (*d'un ton solemnel*).

Je saisis avéc empressement cette occasion, messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'Univers ici rassemblé dans vos membres, mon attachement sans bornes au Roi...

LE PRÉSIDENT (*l'interrompant*).

Allez à votre place.

M. PRUDHOMME.

Au Roi, à la Gendarmerie royale.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous.

M. PRUDHOMME (*avec feu*).

Gendarmerie royale et son auguste famille... famille...

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites sortir le témoin.

M. PRUDHOMME.

Je le dirais sous la hache révolutionnaire :

Vive le Roi, la Gendarmerie royale. (*Plusieurs huissiers le font sortir de la salle au milieu des rires prolongés de l'auditoire.*)

RÉQUISITOIRE DE M. L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à M. l'avocat-général.

M. L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

Messieurs, la société vient aujourd'hui demander vengeance d'un crime qui a jeté l'épouvante dans la ferme des *Étroits* dépendant de la commune de l'*Argotière*. Vous avez aujourd'hui sous les yeux le coupable que nous poursuivons.

Nous aurons peu d'efforts à faire pour démontrer qu'en effet Jean Iroux est le vrai coupable. Il y a long-temps qu'on l'a dit, messieurs, l'homme qui se place en dehors de toutes les vertus ne peut jamais suivre que la route du vice.

Engagé de bonne heure dans ces sentiers tortueux, Jean Iroux devait venir devant vous,

messieurs, comme une preuve évidente de cette vérité si ancienne qu'un crime toujours précède un autre crime.

Qu'est-ce donc que l'accusé? Un simple journalier, gagnant par jour un modique salaire, qui pouvait le faire vivre honorablement. Né avec cette révolution d'épouvantable mémoire... (*Murmures dans l'auditoire.*) Né avec cette révolution d'épouvantable mémoire, élevé à cette école du libéralisme, il suça le lait de l'indépendance, et sa vie errante et vagabonde vous prouve assez, messieurs, combien il a profité de ces principes subversifs de l'ordre social, et dont la présence dans le monde civilisé est un fléau pour l'espèce humaine. (*L'accusé s'endort.*)

Après ces réflexions préliminaires et qui me sont suggérées par le tableau que vous avez devant les yeux, j'aborde franchement l'accusation portée contre Jean Iroux. On dira sans doute, messieurs, de la part de l'accusé, où sont les preuves? ces preuves? qu'en avons-nous besoin? les preuves, vous les demandez? oubliez-vous donc la présence de Jean Iroux dans la ferme des *Étroits*, dépendant de la commune

de l'*Argotière*? Je ne pense pas que vous révoquiez en doute ce fait. Vous avez entendu la déposition du témoin Maclou. Permettez-moi, MM. les jurés, de rappeler cette déposition à votre mémoire.

C'était entre trois heures, trois heures et demie, ce n'est pas moi qui parle, ou quatre heures, c'est, je le répète, le charretier Maclou. C'était, dis-je, à trois heures et demie, quatre heures du matin environ, ma mémoire n'est point assez fidèle pour préciser l'heure. Toute la ferme était plongée dans le sommeil le plus profond, elle se reposait dans une douce quiétude. Le laborieux cultivateur se livrait aux douceurs du repos qui devait réparer les pénibles travaux de la journée; les animaux domestiques étaient aussi plongés dans le sommeil; le coq avait cessé de chanter à la troisième heure du jour. Soudain un bruit continuel vint annoncer à ces paisibles habitans de la chaumine, un événement qui devait les saisir de stupeur et d'effroi. (*L'accusé est profondément endormi.*) Le bruit augmente, le charretier Maclou saisit ses vêtemens, court à la porte et trouve un homme

couvert des haillons de la misère dont la figure annonçait les souffrances physiques et morales. Qu'était-il cet homme? c'était *Jean Iroux*. Que voulait-il? ce n'est pas à nous qu'il appartient de le justifier, nous l'accusons au contraire, et nous l'interpellons à cet égard, que voulait-il? Si ses intentions étaient pures, quelle nécessité y avait-il de se présenter à l'heure où tous les gens de bien doivent être rentrés dans leur domicile?

UN JURÉ.

Vous savez bien qu'il n'en avait pas.

L'AVOCAT-GÉNÉRAL, (*continuant.*)

Et c'est justement là son crime, je vous y attendais. Maintenant, MM. les jurés, que nous sommes sur le véritable terrain de l'accusation, il me reste peu de chose à dire pour achever la démonstration claire et évidente du crime que la société tout entière reproche à *Jean Iroux*. Nous le répétons encore une fois, la présence de l'accusé dans un lieu isolé, un homme qui vient seul, au milieu de vingt personnes tranquilles et honnêtes, n'est-il pas conduit dans ce lieu par une pensée coupable?

On l'a dit avec raison il y a fort long-temps : *Le crime veille à côté de la vertu qui dort.* Le charretier Maclou dormait. Qui a troublé son sommeil? Jean Iroux. (*Ici M. l'avocat-général paraît ému, il reste quelques instans sans parler et reprend en ces termes*) :

MM. les jurés, nous avons rempli la tâche pénible que la société nous avait imposée. Notre ministère nous a paru bien doux, puisque nous nous adressions à des hommes qui ne voudraient pas tromper la confiance que nous leur accordons. Ah! sans doute, MM. les jurés, c'est un devoir pénible d'appliquer une peine; mais combien l'honnête homme doit se rassurer en pensant que cette peine servira un jour de leçon à ceux qui comme Jean Iroux voudraient porter dans la société l'effroi et la perturbation.

(*L'accusé, qui s'est endormi depuis le commencement du réquisitoire de M. l'avocat-général, est toujours plongé dans le plus profond sommeil.*)

LE PRÉSIDENT.

La parole est au défenseur du prévenu.

DÉFENSE DE L'AVOCAT DU PRÉVENU.

Messieurs les jurés,

Justitia est constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi. Cette maxime du Roi législateur de Rome, devra recevoir ici son application, puisqu'on a parlé de la société, qu'en son nom on est venu demander d'ouvrir les portes de la prison, de forger pour *Jean Iroux* les fers de l'esclavage; que le défenseur, à son tour, celui dont le mandat est plein de noblesse et de dignité, fasse entendre la voix de la raison et de l'humanité.

Justitia est constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.

LE PRÉSIDENT.

Avocat, tâchez de mettre moins d'érudition dans vos plaidoieries, et veuillez éviter de si fréquentes citations.

LE DÉFENSEUR (*ôtant ses lunettes*).

Monsieur le président, je croyais pourtant

que cela ne pouvait pas nuire dans une plaidoierie; si monsieur le président le désire, je donnerai la traduction avec.

LE PRÉSIDENT.

La traduction est aussi inutile que le texte.

LE DÉFENSEUR (*remettant ses lunettes, continue sur son manuscrit*).

Je disais donc, messieurs les jurés, avant l'interruption de M. le président; je disais donc: *Justitia est constans*...Je m'arrête, messieurs, je continue en français. Tâchons d'examiner ces divers phénomènes..... Pardon..... je suis tout troublé..... je tenais la page trois, et n'en suis encore qu'à la première où je développe la théorie du sommeil.

Un savant (1), dont la magistrature s'honore et que la gourmandise respecte... un savant a dit : « *Le sommeil est cet état d'engourdissement dans lequel l'homme, séparé des objets extérieurs par l'inactivité forcée des sens, ne vit plus que de la vie mécanique.* » Jeté sur la

(1) Brillat-Savarin *(Physiologie du Goût)*.

terre, l'homme a besoin de repos, surtout quand il s'est beaucoup fatigué ou qu'il a bien dîné. Comment donc arrive la fatigue? par le travail ou le manque d'alimens, par cette diète véritable épouvantail de l'homme civilisé. Tout individu dans la nature doit avoir part au bienfait de la nutrition; pourquoi, s'il s'en trouve privés de ce bienfait, leur en faire un crime?

Appliquons à l'espèce, messieurs, appliquons, dis-je, à l'espèce ces principes conservateurs de l'ordre social, et voyons... voyons si mon client doit être mis en dehors de cette maxime du législateur de Rome..... *Justitia est constans*... Vous savez le reste, messieurs, je ne pousserai pas plus loin la citation; je ne la pousserai pas plus loin.

On a parlé de la naissance de l'accusé; on vous a dit qu'il était né avec cette révolution d'épouvantable mémoire : moi aussi, messieurs, je suis né au milieu de la tourmente révolutionnaire; l'orage a grondé sur mon berceau; la hache meurtrière m'a privé du lait nourricier; elle a coupé les liens du maillot, et, dans cet état d'abandon, j'ai puisé malgré moi des

principes d'indépendance et de liberté. *Si parva licet componere...* Pardon, messieurs, je me trompe; je ferai cette citation plus loin... J'ai donc, ai-je dit, puisé malgré moi des principes d'indépendance et de liberté..... de liberté..... *Libertas respexit adolescentem....* Quand Mirabeau, montant...

LE PRÉSIDENT.

Je me vois forcé de vous rappeler encore une fois qu'il ne s'agit point ici de faire un cours d'histoire : votre défense est tellement simple, que déjà vous devriez l'avoir présentée.

LE DÉFENSEUR.

Experto crede Roberto, dit le proverbe, et je m'en rapporte à M. le président. Je disais, messieurs; non... pardon, j'allais dire au ministère public : Où sont les preuves du crime? car enfin, *Delictum est factum jure prohibitum quo quis dolo alterius privatim læditur.* Ici, où est le fait défendu? est-ce parce que l'accusé est somnambule? mais alors, que M. l'avocat général fasse le procès au sommeil. Morphée, messieurs, dit Chompré dans son

Dictionnaire, Morphée ou le sommeil était ainsi représenté : avec une blonde chevelure, couronnée, ceinte de pavots; or, les pavots...

LE PRÉSIDENT.

Je dois vous déclarer que si vous continuez vos digressions, je vous interdirai la parole et nommerai un défenseur d'office.

LE DÉFENSEUR.

Celui qui plaide d'office, ordinairement le fait parce qu'il n'a pas de cause; or, il n'a pas de cause parce qu'il ne sait pas plaider; donc un avocat d'office ne sait pas plaider. *Argumentum ad hominem. Continuo*, je continue : En résumé, messieurs, personne n'a souffert; les preuves manquent : on ne peut donc condamner.

Maintenant je vous ai démontré d'une manière claire et lucide l'innocence de l'accusé; je dépose le fardeau de la défense et remets entre vos mains, messieurs, *Jean Iroux*. Peut-être a-t-il un père, messieurs; s'il en a un, messieurs, il doit être bien vieux; courbé qu'il doit être sous le poids des ans, il attend ce

jour où l'homme va incessamment quitter la terre pour entrer dans un monde meilleur. Éloignez son fils de l'échafaud; que la condamnation de ce malheureux, connue plus tard, ne fasse pas un jour rougir les cheveux blancs du vieil et respectable auteur de ses jours; qu'il rentre au sein de la société dont il est appelé à être un des plus beaux ornemens; qu'il prenne une compagne...

(*Jean Iroux qui, jusqu'alors et pendant tout le cours des débats, est resté presque toujours endormi, sort de son apathie et crie de toutes ses forces qu'il ne veut pas se marier.*)

LE DÉFENSEUR (*continuant d'une voix émue, entrecoupée par ses sanglots.*)

Qu'il prenne une compagne; qu'il inculque à ses enfans les bons, les vrais principes... Pardonnez, messieurs, pardonnez à mon émotion. Je réclame l'indulgence de la cour pour mon malheureux client. (*Il se rassied au milieu de l'hilarité qu'a produite son plaidoyer sur l'auditoire*).

LES HUISSIERS.

Silence, messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

JEAN IROUX.

Qu'on m'guillotine. Moi, battre une vieille, jamais..... moi pas noble....

LE PRÉSIDENT.

Les débats sont fermés.

LE DÉFENSEUR.

Pardon, M. le président, mais j'ai oublié de répondre aux principaux argumens du ministère public.

LE PRÉSIDENT.

C'est un tort irréparable. La loi défend d'accorder la parole au défenseur, comme au ministère public, quand le président a déclaré que les débats étaient fermés. Lui seul a la parole pour le résumé.

LE DÉFENSEUR.

Mais si dans ce résumé, vous ne résumiez pas tout, M. le président. Si vous élargissiez l'accusation en étranglant la défense?

LE PRÉSIDENT.

Il n'en peut jamais être ainsi.

UN AVOCAT, (*présent au barreau.*)

Cela s'est pourtant vu, c'est un tort que la loi permet.

LE PRÉSIDENT.

L'observation est inconvenante, et si à l'ouverture des débats, le président des assises ne prête pas comme MM. les jurés, le serment de ne trahir ni les intérêts de l'accusé, ni ceux de la société qui l'accuse, il lui reste le souvenir du serment qu'il a prêté en revêtant la toge, et le témoignage de sa conscience qu'il ne doit jamais oublier dans ses pénibles fonctions. Si quelques-uns l'oublient, c'est un crime de leur part, et le mépris de leurs collègues leur est acquis à tous à jamais.

Vous excuserez, MM. les jurés, la longueur de cet entretien qui a retardé la continuation des débats; mais le zèle que vous avez apporté dans tout le cours de la session, l'exactitude à remplir vos devoirs et la haute sagacité que vous avez montrés, nous prouvent plus que

jamais le bienfait de votre institution et nous font espérer votre indulgence pour cette interruption. Nous serons aussi brefs que nous semble le comporter cette affaire.

Un malheureux accablé sous le poids de la fatigue et de la misère, se présente dans une ferme où l'hospitalité du maître lui offre un asile. Bientôt ses sens sont assoupis, toutefois son sommeil fut agité, des rêves vinrent l'assiéger; de cet état inquiet, il ne tarda pas à passer au somnambulisme. Alors il se leva, se rendit dans la chambre de la veuve *Loddé;* il dansa, frappa de son bâton sur le bois du lit, dans lequel elle reposait; cependant il ne la maltraita pas. Rentré à la grange, il se remit de nouveau sur son lit de paille. Un sommeil bienfaisant et réparateur lui faisait oublier sa misère et la faim, quand il fut réveillé par le fermier et arrêté comme un assassin. Voilà toute la cause, vous avez entendu M. l'avocat-général et le défenseur de l'accusé, ce serait abuser de vos momens que de vous rappeler les moyens qu'ils ont fait valoir et qui sans doute ont dû frapper vos esprits. Ce sera à vous de décider entre l'attaque et la défense;

mais n'oubliez pas les circonstances dans lesquelles *Jean Iroux* est introduit dans la chambre de la veuve *Loddé*, et puisque dans cette cause on a abusé du droit de citation, veuillez nous en passer une, pour nous permettre de répéter avec l'auteur déjà cité : « *Que l'homme* » *qui dort, n'est déjà plus l'homme social que* » *la loi protège encore, mais ne lui commande* » *plus.* »

Dans ces circonstances, vous êtes appelés à prononcer sur les questions que nous avons l'honneur de vous soumettre :

1. *Jean Iroux* est-il coupable d'avoir, le 17 octobre dernier, tenté un meurtre avec préméditation sur la personne de la dame veuve *Loddé*?

2. A-t-il commis cette tentative étant en état de vagabondage ?

Si sur l'une ou l'autre de ces deux questions, vous n'étiez d'avis de l'affirmation de la simple majorité de sept contre cinq, vous voudriez bien en faire mention en marge de chaque

question. (*Les jurés se retirent dans la chambre de leurs délibérations. On fait retirer l'accusé. Après dix minutes de délibération les jurés rentrent.*)

(*Rentrée de la cour.*)

LE PRÉSIDENT.

M. le chef du jury, veuillez faire connaître la réponse du jury.

LE CHEF DU JURY, (*se lève, la main droite sur le cœur.*)

Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration est sur les deux questions à l'unanimité :

Non, l'accusé n'est pas coupable!

(*Bravos dans l'auditoire.*)

M. PRUDHOMME.

Honneur à jamais, à la magistrature française.

UNE FEMME.

Ça c's'rait l'horreur de la vie, pauvre homme, va...

D'AUTRES VOIX.

N'poussez donc pas.

UN HUISSIER.

Silence, messieurs.

LE PRÉSIDENT.

Les signes d'approbation et d'improbation sont défendus. Faites entrer l'accusé. (*Rentrée de l'accusé au milieu des gendarmes.*)

LE PRÉSIDENT, (*au greffier.*)

Greffier, donnez lecture à l'accusé de la déclaration du jury.

LE GREFFIER, (*lit.*)

La déclaration du jury est, sur les deux questions :

Non ! l'accusé n'est pas coupable !

LE PRÉSIDENT.

Vu la déclaration du jury de laquelle il résulte que *Jean Iroux* n'est pas coupable des

crimes qui lui étaient imputés, en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés par la loi, déclarons *Jean Iroux* acquitté de l'accusation portée contre lui; en conséquence, ordonnons qu'il sera sur-le-champ mis en liberté s'il n'est pas retenu pour autre cause.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est levée.

JEAN IROUX.

J'en rappelle, j'en rappelle.

L'EXÉCUTION.

Execution

L'EXÉCUTION.

Une Rue.

Lolo s'approchant d'une fenêtre du rez-de-chaussée, et craignant d'être aperçu dans l'atelier.

LOLO.

Hé ! Titi, es-tu là?

TITI.

Oui, attends que le bourgeois ait l' dos tourné; les compagnons sont allés dîner. J' suis à toi.

LOLO.

Viens-tu voir guillotiner?

TITI.

Nous avons le temps.

LOLO.

Tout au plus pour être bien placés en Grève; il faut y être au coup de la demie de deux heures.

TITI.

Ous-ce qu'est ma veste?

LOLO.

Viens sans; vas-tu pas faire toilette.

TITI.

Mais il m'faut ma veste. Qu'est-ce qu'a effarouché ma veste?

LOLO.

C'est vrai; nous irons à Clamart.

TITI.

Quoi faire?

LOLO.

Pour tout voir jusqu'à la fin. Est-ce que tu veux rentrer chez ton bourgeois?

TITI.

Oui, tiens.

LOLO.

Laisse-moi donc, capon, demain il fera jour; n'as-tu pas peur? allons donc, ou j'm'en vas.

TITI.

Non, tiens, attends donc; me v'là. (*Il saute dans la rue.*)

LOLO.

Viens-tu... donc?

TITI.

Attends; je n'puis pas courir fort... mon soulier prend l'eau.

LOLO.

R'tire-le; mets-le dans ton estomac. Dieux! es-tu embêtant! (*Lolo heurte un vieillard.*)

LE VIEILLARD.

Prenez donc garde à vous, vous avez failli me jeter par terre.

LOLO.

J'lai pas fait exprès; pourquoi vous n'pouvez pas marcher! on prend les omnibus, vieux grigou.

LE VIEILLARD.

Polisson!

LOLO.

Vieux voleur, vieux filou, avec tes bas bleus! malheureux! (*heurtant avec intention une pauvre femme*) Gare la graisse, ma grand'-mère! (*elle se dérange*) Eh! Titi! oh! hé!

TITI.

Pourquoi donc que tu bouscules tout le monde?

LOLO.

Pourquoi qu'ils ne s'rangent pas.

TITI.

Oh! que de monde! comment qu'nous passerons?

LOLO.

On s'coule dans les jambes. Fais comme moi; c'est ben autre chose en Grève, va.

TITI.

Il y a joliment des femmes.

LOLO.

Elles disent qu'elles veulent seulement les voir passer.

TITI.

Combien qui sont de guillotinés?

LOLO.

Trois avec la mère.

TITI.

Je n'resterai pas jusqu'à la fin.

LOLO.

C'est rien qu'ça. Mon père en a vu jusqu'à

soixante par jour dans la Révolution... et des riches. En v'là-t-il du monde, heim, nom d'un... Tiens, la vois-tu là-bas, la guillotine?

TITI.

Non.

LOLO.

Monte sur mes épaules. Vois-tu?

TITI.

Là-bas, oui; c'est ça?

LOLO.

Un peu, mon n'veu. Dites donc, monsieur, laissez-moi passer?

UN MONSIEUR.

N'y a pas de place.

LOLO.

Si, y en a; j'suis pas bien gros, laissez-moi passer avec mon camarade?

LE MONSIEUR.

Va te promener. C'est pas ici ta place, paresseux.

LOLO, (*de loin.*)

C'est la vôtre à vous? Vous êtes donc un mouchard? Hé! Titi?

TITI.

Me v'là. (*Ils parviennent à arriver sur le parapet en face l'instrument du supplice.*)

LOLO.

Laissez-moi monter après l'S du reverbère avec mon camarade, ça ne vous fait rien?

LES HABITUÉS, (*montés sur le piedestal.*)

Va-t'en.

LOLO.

Non, heim. Laissez-moi monter, qu'est-ce que ça vous fait?

LES HABITUÉS.

Le gendarme va te faire descendre.

LOLO.

Non, puisque je l'connais; j'vous dirai si ils viennent les criminels. J'ai un camarade.

LES HABITUÉS.

Il y a assez d'toi.

LOLO.

Hé! Titi?

TITI.

Après.

LOLO.

Viens donc!

TITI.

J'suis bien là.

LOLO.

Viens donc ici. (*Il grimpe.*)

UN GENDARME A CHEVAL.

Dis donc, hé, gamin, veux-tu descendre de d'là.

UN HABITUÉ.

Il disait qu'il vous connaissait, monsieur le Gendarme.

LE GENDARME.

Qu'est-ce que vous dites, beau blond?

L'HABITUÉ.

J'dis qu'il disait qu'il vous connaissait.

LE GENDARME.

J'vous prie d'vous taire, imbécille. De quoi... tout d'suite, ou j'vous conduis à l'ombre..... qu'on n'réplique pas.

L'HABITUÉ.

Je n'réplique pas, monsieur le Gendarme.

LE GENDARME.

C'est bon.

LOLO.

C'est vrai, empoignez-le, Gendarme, il se moque de vous; il a tiré la langue.

LE GENDARME.

Tu vas m'faire le plaisir de descendre de d'là.

LOLO.

N'ayez pas peur, Gendarme, j'me tiens bien, je n'tomberai pas. Officier, laissez-moi là.

L'OFFICIER.

Je m'importe peu que tu tombes ou que tu ne tombes pas, je prétends que tu descendes.

LOLO (*remontant*).

Ohé! les Gendarmes ohé! j'men fiche pas mal encore. Tiens, tiens, tous ces soldats qu'entourent la guillotine, ils s'en moquent là, eux. Dites donc, hé! les militaires, c'est pas là votre place; vous n'êtes pas de service; allez vous-en donc à la plaine de Grenelle voir vos fusillés à mort; ça n'vous regarde pas; vous n'avez pas l'droit, vous n'l'avez pas d'rester là; allez vous-en donc; c'est l'exemple au peuple; c'est notre exemple à nous; ils sont encore bons enfans, eux. Hé! Titi, es-tu bien?

TITI (*dans la foule*).

Pas mal. Vient-il quelque chose?

LOLO.

Je n'vois rien. Si, si... attends... oui... non, c'est moi qui s'trompe. Il y a-t-il des femmes. Tiens, v'là un bijoutier qui n's'embête pas, lui; il a loué tout son premier. Dites donc, belles dames, ça vous amuse-t-il... de

quoi, monsieur, vous vous fâchez..... vous n'êtes donc pas aimable... je n'vous crains pas avec vos belles moustaches, parce que vous êtes joliment couvert.

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer, places à louer!

(*Mouvement dans la foule.*)

TITI.

Hé! Lolo, viennent-ils?

LOLO.

Tout-à-l'heure; c'est le Juge rapporteur; ça n'va pas tarder : il va à l'Hôtel-de-Ville. V'là la foule qui s'fend; gare la graisse là-bas! hé! houp!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer, places à louer!

LOLO.

Taisez-vous donc, avec vos places à louer : c'est monotone. Tiens, Titi, les v'là apparemment qui sortent du Palais-de-Justice; les v'là là-bas qui s'agitent. Oh hé! les autres, oh hé!

V'là les gendarmes... oh, j'suis-ti content!.. Les v'là, les v'là; nous allons rire... (*il s'agite et bat des mains*) Tiens, j'les vois; ils sont dans la même charrette, chacun un calotin..... les v'là qui détournent l'café.... les v'là, les v'là.... oh! viennent-ils vite!

PLUSIEURS VOIX.

Places à louer, places à louer! (*Les gendarmes font ranger la foule.*)

LOLO.

Il y a-t-il des gendarmes, y en a-t-il! Oh! la mère! oh! la gueuse! elle parle au calotin..... ah! scélérate! va, caponne, caponne! il est trop tard, vieille sorcière... tu vas la danser, va, sois paisible. Tiens, je n'vois pas M. Sanson. Il paraît que c'est pas lui qui exécute aujourd'hui, c'est qu'il aura du monde à dîner, apparemment. C'est son premier aide, je l'connais bien, il demeure dans la maison d'mon oncle Camus, au quatrième. Ben, qu'c'est p't-être le fils à M. Sanson; mais il est trop jeune, il n'fait qu'marquer. Il a une jolie marque, va. L'as-tu

vu marquer, Polyte? Oh! j'les vois-ti bien. Les v'là, les v'là arrivés.

(*Profond silence dans l'assemblée.*)

QUELQUES VOIX.

Places à louer, places à louer! (*On fait silence.*)

LOLO, (*seul.*)

En v'là un qu'est bien jeune, c'est un blond... Il veut embrasser son prêtre, il pleure; le prêtre est plus pâle que lui, il a plus peur... on l'attache... et d'un..... Oh! est-il grêlé celui-ci; c'est pas un beau. Il veut faire résistance, empoignez-le donc... Oui, va, t'as beau faire; il a fait la grimace à son prêtre... Il veut parler, va, va, c'est baclé.... V'là la mère, oh! la gueuse... Otez-z'y donc son bonnet; elle embrasse aussi son prêtre, la scélérate. Otez-z'y donc son bonnet, on ne guillotine pas en bonnet; jamais! jamais! ça n'se fait jamais... A la bonne heure. Oh! qu't'es laide, va, la bourgeoise. T'as beau rouler tes yeux, va.... jouis d'ton reste, t'as beau faire..... Enfoncée..... elle n'a

pas d'sang....au panier..... (*Descendant de son S.*) A Clamart, à Clamart. Hé! Titi.

TITI.

J'm'en vas.

LOLO.

Tiens, tu pleures, qu't'es bête; mais c'est des scélérats. Viens donc, viens donc à Clamart, à Clamart.

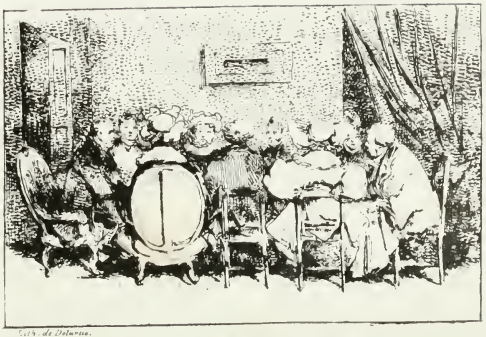
TITI.

Quoi faire?

LOLO.

Suivre la charrette. Nous les verrons encore quand on videra les paniers. Si la charrette s'arrête, nous monterons après, nous les ouvrirons, nous y toucherons; c'est comme ça qu'j'ai des cheveux à Castaing.

LE DINER BOURGEOIS.



Lith. de Delarue.

Le dîner bourgeois

LE DINER BOURGEOIS.

La chambre à coucher de madame Joly transformée en salon.

MONSIEUR ET Mme JOLY, VICTORINE, (*à son piano.*)

M. JOLY, (*en chemise.*)

C'est drôle, comme notre chambre à coucher, depuis qu'il n'y a plus de lit, est grande, ça fait un joli salon.

MADAME JOLY (*habillée, un tablier devant elle, les manches retroussées jusqu'aux coudes*).

Qui est-ce qui te demande ça? vous restez là, M. Joly, depuis ce matin comme un *terme*. Vous ne faites rien, et la compagnie va arriver.

M. JOLY.

Ah ben! par exemple! en voilà une forte, comme un terme?

MADAME JOLY.

Oui, certainement.

M. JOLY.

Comment! je suis levé depuis cinq heures... Je suis allé acheter un pain de sucre, rue de la Verrerie... je suis allé à la boucherie... J'ai démonté les deux lits... j'ai déplacé la commode, le secrétaire.... Ça s'est fait tout seul, peut-être.... et je suis là comme un terme?

MADAME JOLY.

Et moi, je n'ai rien fait non plus; c'est amu-

sant, quand on n'a pas de domestique, de faire comme ça la cuisine pour tout le monde.

M. JOLY.

Il faut ben faire quelque chose pour la société... que diable!... Tu as madame Payen qui te seconde.

MADAME JOLY.

Oui, voilà une belle aide..... Allons..... allez donc passer un habit, une cravate; ne restez donc pas ainsi tout nu devant votre fille... qu'on va venir, j'vous dis.... Eh ben! Victorine, tu regardes toujours dans la rue, tu ne sauras pas ta leçon ce soir.

VICTORINE.

Dame... c'est *ennuyant.*

MADAME JOLY.

C'est ça... tu seras encore timide, et tu feras encore bouillir du lait à madame Locard, qui prétend qu'il n'y a de bonnes femmes de ménage que celles qui ont été raccommodeuses de dentelle.

M. JOLY.

Oui, c'est vrai, madame Locard; avec ça qu'elle marie bien son Olympe.

MADAME JOLY.

J'espère qu'elle ne nous l'amènera toujours pas à dîner aujourd'hui... Ce n'est pas là une connaissance pour Victorine..... Va donc, M. Joly, au nom de tous les Saints, va donc passer ton habit. (*M. Joly sort.*)

LES PRÉCÉDENS, MADAME PAYEN.

Madame, ouscequ'est les échalottes?

MADAME JOLY.

J'y vais moi-même; attendez un instant. (*Elle fait l'inspection de la chambre.*) Tiens, v'là ton père qui aura touché aux rideaux avec ses mains sales..... Dieux!..... quel vilain homme. (*Elle sort. M. Joly entrant par la porte opposée avec deux pots de jacinthe à la main, qu'il va poser sur la cheminée, renverse l'eau sur le parquet. Il a passé son habit.*)

VICTORINE.

Prenez donc garde, papa, vous jetez l'eau par terre; vous ne regardez jamais à ce que vous faites.

M. JOLY.

Tu as raison... diable!.. si ta maman venait à arriver... ne dis rien.

VICTORINE.

Elle dirait encore... et elle aurait raison.

M. JOLY.

Ce n'est rien, mon minet. (*Il tire son mouchoir de la poche de son habit et essuie le parquet.*)

VICTORINE.

Avec votre mouchoir de poche..... c'est du propre.

M. JOLY.

Il n'y a plus rien... embrasse-moi, ma petite chérie. (*On sonne.*)

VICTORINE.

Tenez, papa, on sonne.

LES PRÉCÉDENS, M. ET MADAME DURET.

M. JOLY.

Bonjour, madame Duret... permettez... (*Il l'embrasse.*) Ça va bien, depuis hier, monsieur Duret? donnez-moi votre chapeau.

MADAME DURET.

Et madame Joly?

M. JOLY.

Elle vient tout-à-l'heure... Victorine, dis à ta maman de venir, que monsieur et madame Duret sont ici.

M. DURET.

Elle est grande comme père et mère.

M. JOLY.

Vous êtes bien bon.

MADAME DURET.

Elle apprend toujours la musique?

M. JOLY.

Comme vous voyez.

MADAME JOLY (*entrant*).

Excusez, monsieur Duret... comment vous portez-vous?

M. DURET.

Permettez, madame... (*Il l'embrasse.*)

MADAME JOLY.

Ah! mon Dieu! qu'il fait chaud aujourd'hui! ouvre donc un peu, monsieur Joly. (*A voix basse à son mari*) Va donc chez ton vilain pâtissier, nous n'aurions rien à cinq heures. (*M. Joly sort.*)

MADAME DURET.

J'aime bien votre logement... Dis donc, monsieur Duret, quelle différence avec le nôtre?

MADAME JOLY.

Le vôtre est bien commode aussi..... mais, voyez-vous, il y a un grand inconvénient ici: nous n'avons qu'un boyau de cuisine; il y faut de la chandelle en plein midi; elle est si petite qu'on ne peut pas s'y retourner... tenez, (*Elle*

lui prend la main) comme j'ai chaud... j'étouffe là-dedans.

MADAME DURET.

Tous les logemens ont leur désagrément. Nous tenons au nôtre, parce que M. Duret est à la *proximation* de son bureau.

M. DURET.

Deux pas.

MADAME DURET.

Nous n'y tenons pas autrement..... d'abord nous avons des portiers si désagréables!.... avec ces gens-là, il faudrait toujours être l'argent à la main, et encore...

MADAME JOLY.

C'est comme ici, ni plus ni moins... ça porte chapeau..... que voulez-vous? le monde renversé.

MADAME PAYEN (*en dehors*).

Madame Joly!

MADAME JOLY.

J'm'en-y-vas..... excusez, madame Duret.....

Victorine..... avance donc tenir compagnie à monsieur et madame Duret.

MADAME DURET.

Eh bien! mademoiselle, toujours raisonnable?

VICTORINE.

Oui, madame.

M. DURET.

Nous aimons bien papa et maman?

VICTORINE.

Oui, monsieur.

MADAME DURET.

Toujours votre piano?

VICTORINE.

Oui, madame.

M. DURET.

Vous rappelez-vous quand vous veniez à la maison, rue de Paradis?

VICTORINE.

Oui, monsieur.

MADAME DURET.

Vous étiez bien petite.

VICTORINE.

Oui, madame.

MADAME DURET.

C'est une bonbonnière que cette pièce *ici*.

M. DURET.

C'est à peu près notre chambre à coucher... s'il y avait une fenêtre de plus.

(*Victorine profite du moment où l'on ne fait plus attention à elle pour s'échapper.*)

MADAME DURET.

Elle est bête comme un chou, cette petite fille... elle ne sait pas dire deux.

M. DURET.

Il ne faudrait pas dire ça devant la mère.

MADAME DURET.

On va le dire aussi.... Vous êtes singulier, monsieur Duret. (*On sonne.*)

LES PRÉCÉDENS, NARGEOT.

NARGEOT (*à Victorine en dehors*).

Madame votre mère se porte bien? (*Il salue monsieur et madame Duret.*)

MADAME DURET.

Cette pauvre madame Joly se donne bien du mal. (*Elle va à la fenêtre.*) On a beaucoup de vue ici.

NARGEOT.

Beaucoup, oui, madame..... il y aura beaucoup de monde aujourd'hui à la promenade.

MADAME DURET.

Oui, monsieur, nous avons traversé les boulevards en venant ici, il y avait un monde affreux.

NARGEOT.

Oui, madame, il y a beaucoup de monde dehors.

MADAME DURET.

Il y a tant de gens qui n'ont que leur dimanche.

NARGEOT.

C'est un fait... que l'on en profite.

MADAME DURET.

Oui, monsieur.

LES PRÉCÉDENS, MADAME JOLY.

MADAME JOLY.

Excusez si M. Joly n'est pas là; il va rentrer tout de suite.

NARGEOT.

Madame, j'ai bien l'honneur...

MADAME JOLY.

Ah! je ne vous voyais pas de prime abord, monsieur Nargeot. C'est ma fille qui n'me dit rien; elle a une de ses amies qu'elle cause avec elle de la croisée; qu'elle ne sort que les di-

manches, qu'on ne peut pas l'avoir un instant...

MADAME DURET.

Que voulez-vous? c'est de son âge.

(*M. Duret, fixe et immobile, regarde les tableaux depuis l'arrivée de Nargeot.*)

MADAME JOLY.

Vous avez raison..... mais on doit aussi être un peu à la société..... Comment se portent monsieur et madame votre mère, monsieur Nargeot?

NARGEOT.

Mais, vous êtes bien honnête... merci, madame, ils vous disent mille choses.

MADAME JOLY.

Et la pharmacie? comment la gouvernez-vous?

NARGEOT.

Vous me faites honneur, madame.

MADAME DURET.

Ah! monsieur est monsieur Nargeot.... que vos parens sont à Fontainebleau?

NARGEOT.

Oui, madame.

MADAME DURET.

Et monsieur est chez l'apothicaire? Joli état!.... cela vaut mieux que les bureaux.

MADAME JOLY.

C'est ce que nous disons tous les jours avec M. Joly.

MADAME DURET.

Dis donc, Duret!... les bureaux.

M. DURET (*sortant de sa rêverie sans changer de place*).

Oui, c'est une jolie partie au temps où nous sommes.

MADAME JOLY.

Excusez, je vais faire un tour là-bas.

MADAME DURET.

Faites, madame Joly, faites.... Ah! M. votre père est à Fontainebleau..... pays du raisin.

NARGEOT.

Oui, madame.

MADAME DURET.

Il a là un jardin?

NARGEOT.

Non, madame. (*On sonne.*)

LES PRÉCÉDENS, M. ET MADAME LOCARD.

(*Ils font en entrant une inclination à laquelle répondent M. et madame Duret et Nargeot.*)

MADAME LOCARD.

Ne vous dérangez pas, madame, je vous prie.

M. LOCARD.

Il fait bien beau aujourd'hui.

MADAME DURET.

Oui, monsieur.

MADAME LOCARD.

Je crois que tout Paris est dehors.

MADAME DURET.

C'est ce que je disais tout-à-l'heure.... madame.

MADAME LOCARD.

Nous venons de traverser les Tuileries, on jetterait une épingle qu'elle ne tomberait pas par terre. (*M. Locard va se placer devant les tableaux du côté opposé à celui de M. Duret.*)

MADAME DURET.

C'est de même, madame, aux boulevards.

MADAME LOCARD.

J'ai regretté d'avoir pris ma pelisse.

MADAME DURET.

C'est qu'en vérité, on y regarde à deux fois de se découvrir..... les soirées sont encore froides..... J'ai bien une pelisse aussi..... madame, mais je ne la porte pas..... J'ai un jupon de dessous, et ma robe est ouatée. (*On sonne.*)

LES PRÉCÉDENS, WILSON.

Wilson salue en entrant. Il a l'accent anglais et prononce le seul mot bonjour).

WILSON.

Bonjour. (*Il va se poser auprès de M. Duret. Tous les hommes sont devant les tableaux, les dames devant la cheminée. Wilson marche sur le pied de M. Duret, et lui dit :* Bonjour *pour toute excuse.*)

M. DURET (*faisant une grimace*).

Bonjour, monsieur.

LES PRÉCÉDENS, M. JOLY.

M. JOLY.

Bonjour, madame Locard; permettez... (*Il l'embrasse.*) Ah! c'est bien aimable à vous d'être venue comme ça..... Où est donc Locard?.....

Tiens, je ne vous voyais pas là-bas... bonjour, monsieur Nargeot... bonjour, monsieur Wilson... donnez-moi vos chapeaux.

WILSON.

Bonjour.

M. JOLY.

Mesdames, vous voyez un monsieur qui ne fera pas beaucoup de bruit : monsieur est Anglais et ne parle pas français...

MADAME LOCARD.

Pauvre jeune homme..... c'est bien désagréable pour un étranger.

MADAME DURET.

Ah! vraiment oui... venir de si loin. (*On sonne.*

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR ET MADAME PRUDHOMME.

M. JOLY.

Bonjour, monsieur Prudhomme; madame, permettez... (*Il l'embrasse.*)

M. PRUDHOMME (*d'une voix forte et sonore*).

Monsieur Joly, vous ne me demandez pas la permission, à moi. Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes devoirs... Messieurs, je suis votre serviteur..... Où est donc madame Joly... que je vous rende, monsieur Joly, la monnaie de votre pièce.

MADAME JOLY.

Excusez, mesdames.

M. PRUDHOMME (*s'avançant*).

Je viens réclamer auprès de vous, madame, un engagement contracté avec M. Joly... permettez... (*il l'embrasse*) il a embrassé madame Prudhomme.

MADAME JOLY (*d'un air aimable*).

C'est de toute justice. (*S'approchant de son mari*) Et ton vilain pâtissier?

M. JOLY (*bas à sa femme*).

J'en sors... il me suit.

M. PRUDHOMME (*s'approchant de l'Anglais*).

Eh bien, jeune homme! voilà un beau temps pour la promenade.

MADAME JOLY.

Monsieur ne vous répondra pas : c'est un Anglais; il ne parle pas français.

M. PRUDHOMME.

Ah! monsieur est d'Albion... il n'y a pas de mal à ça... monsieur... tous les hommes sont faits pour s'estimer... et, comme dit la chanson: (*Il chante.*)

Peuples, formons une sainte alliance
Et donnons-nous la main.

Ah! monsieur est Anglais... Eh bien, monsieur! comment trouvez-vous notre belle patrie?

WILSON.

Bonjour.

M. PRUDHOMME.

Bonjour, monsieur. Ah! vous êtes venu comme ça, sans savoir la langue; c'est le tort que vous avez eu, car vous devez être embarrassé à chaque pas... dans les endroits publics,

au spectacle, partout. Monsieur, je ne verrai peut-être jamais Londres; je suis de bureau, et ce n'est point dans cette profession qu'on peut beaucoup donner à ses plaisirs; surtout moi, je suis chargé d'un travail... mais j'irais que je crois que je l'apprendrais.

WILSON (*impatienté*).

Bonjour.

M. PRUDHOMME.

Eh bien! oui, c'est précisément parce que vous ne parlez pas; mais, monsieur, il n'y a pas de temps perdu, vous êtes jeune et en travaillant rien ne résiste à l'homme... Comme ça, monsieur, c'est un voyage d'agrément que vous êtes venu faire à Paris?....

MADAME JOLY.

Allons, messieurs, la main aux dames, s'il vous plaît.

M. PRUDHOMME.

Allons, mesdames, comme je disais tout-à-

l'heure : pour les peuples, je l'applique aux dames.

Formons, mesdames, une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

(*Madame Joly lui présente sa main. M. Joly prend celle de madame Duret; M. Duret celle de madame Locard, et les messieurs restent un quart d'heure à la porte à se faire des politesses.*)

LA SALLE A MANGER.

(*La société est introduite; les membres attendent que les amphitryons leur indiquent les places qu'ils doivent occuper.*)

MADAME JOLY.

Madame Locard, là, s'il vous plaît, en face de moi..... bien..... M. Prudhomme à côté de madame... Madame Duret à côté de M. Prudhomme..... M. Wilson... Joly, dis donc à ton monsieur anglais, qu'il se place à côté de madame Duret..... bien, madame Prudhomme..... M. Nargeot, à côté de moi.... M. Locard à ma

gauche... Victorine, mets-toi à côté de M. Nargeot.... Tu sais, toi M. Joly, là-bas. .. Madame Duret, sans vous commander, voulez-vous, s'il vous plaît, servir la soupe; je reviens à la minute.

M. DURET.

Volontiers. (*A madame Locard.*) Madame?

MADAME LOCARD.

Merci, madame.... mais, madame Joly.

MADAME JOLY.

Ne vous en inquiétez pas.

MADAME LOCARD (*voulant passer son assiette*).

A madame Prudhomme.

MADAME PRUDHOMME.

Je n'en ferai rien, madame.

MADAME DURET (*à madame Prudhomme*).

Madame....

MADAME DURET (*à M. Locard*).

Monsieur....

(*M. Locard fait la politesse à son voisin, et*

l'assiette fait deux fois le tour de la table à chaque plat nouveau. Le silence le plus profond règne dans la salle pendant la soupe.)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(*Arrivée du bouilli et de M. Joly.*)

MADAME JOLY.

Excusez.... mesdames.... c'est que j'ai une femme de ménage *qu'est* si maladroite...

M. PRUDHOMME (*après avoir mangé sa soupe*).

Ah ! voici une excellente pièce d'estomac....

MADAME JOLY.

Vous trouvez ?

M. PRUDHOMME.

Je ne ments jamais. (*Il offre à boire à ses voisins.*) Voici, dit-on, mesdames, qui ôte un écu de la poche du médecin.

M. DURET.

Oui, mais qui se remet dans la poche du dentiste.

M. PRUDHOMME.

Ah! je ne savais pas celui-là..... il est fort joli.... (*On sert le bouilli.*)

MADAME LOCARD.

Voilà un bouilli parfait..... Ah! le bon bœuf.....

MADAME DURET.

C'est à manger à la cuillère.

MADAME PRUDHOMME (*à M. Joly.*)

Est-ce toujours votre même boucher.

MADAME JOLY.

M. Vesseron?

MADAME PRUDHOMME.

Oui, enfin... qui avait épousé une demoiselle Barbier.

MADAME JOLY.

Non. Il y aura deux ans, tenez, madame

Prudhomme, à la Saint-Nicolas, que je l'aurai quitté. C'était la fête à M. Joly; nous avions du monde à la maison. Tenez, M. Nargeot, nous avions ce jour-là M. et madame votre mère.... Si bien que je vais à la boucherie ce jour-là, et je demande un morceau de gîte à la noie, ou de la tranche au petit os; pas du tout, pendant que je causais donc au comptoir avec madame Vesseron, voilà que l'étalier qui était alors un grand insolent que je n'ai jamais pu souffrir... me flanque dans sa balance un gros os qu'ils appellent de la réjouissance, avec un morceau de la culotte.

M. PRUDHOMME (*ricanant*).

Ah! ah! de la culotte.

MADAME PRUDHOMME.

N'allez-vous pas déjà commencer, monsieur Prudhomme?

M. PRUDHOMME.

Pardon, je ne le ferai plus.

MADAME JOLY.

Voilà la conduite de M. Vesseron à mon égard.

MADAME LOCARD.

Eh bien, c'est comme ça qu'ils achètent des maisons !

MADAME DURET.

Et que leurs femmes ont des manteaux rouges et des chapeaux roses.

MADAME JOLY.

Eh bien, Victorine... vous n'mangez pas de bouilli... vous n'avez pas faim... vous avez été manger avec la petite voisine..... vous savez bien que je vous l'avais défendu... je ne veux plus que vous y retourniez. (*Victorine sanglote.*)

MADAME LOCARD.

Ah! madame Joly... elle ne le fera plus.

M. JOLY.

Victorine... allons, ma biche... sois raisonnable.

MADAME JOLY.

Je te prie de te taire, monsieur Joly... si c'é-

tait un fils, je ne dirais rien... mais, comme mère, je peux et je dois parler.

MADAME DURET.

Allons, madame Joly.

M. PRUDHOMME (*à sa voisine*).

Madame, vous servirai-je à boire... eh bien, monsieur l'Anglais..... comment trouvez-vous notre cuisine?

WILSON (*embarrassé*).

Bonjour.

MADAME JOLY.

Oh! il n'en dira pas plus; il ne parle pas.

M. PRUDHOMME.

Oui... il n'est pas très-fort.

M. JOLY.

M. Nargeot, voici du pain.

MADAME LOCARD.

Je vous en demanderai par la même voiture.

M. JOLY.

Volontiers.

M. PRUDHOMME.

Ah! les bons épinards...

MADAME JOLY.

Il faut y retourner, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME.

Merci, belle dame... je vous rends grâces... j'ai déjà bien mangé.

MADAME JOLY.

Monsieur Nargeot vous ne buvez pas.

NARGEOT.

Faites excuse, madame.

MADAME JOLY.

Allons, monsieur Duret... retournez donc aux épinards... vous les aimez...

M. DURET.

Merci... madame.

MADAME JOLY.

Je vous en prie..... vous ne voulez pas me désobliger.

M. DURET.

C'est pour ne pas vous désobéir.

MADAME JOLY.

Eh bien, monsieur Locard !

M. LOCARD.

Non, merci, madame, j'y suis revenu.

MADAME JOLY.

Victorine aide ta mère, nous allons enlever tout ça pour faire place au dessert. Excusez, messieurs et mesdames, nous allons, s'il vous plaît, enlever la nappe de dessus. (*Les conversations sont fort animées entre tous les membres de la société. Wilson seul reste muet.*)

M. JOLY, MADAME JOLY, VICTORINE, MADAME PAYEN, (*apportant le dessert*).

M. JOLY.

Tenez, M. Prudhomme, faites circuler les flacons.

M. PRUDHOMME.

Ah! ça, c'est du derrière des fagots.

M. JOLY.

C'est toujours le même... vous le connaissez... du Pouilly.

M. PRUDHOMME.

Oui... oui... c'est une fort bonne connaissance.

MADAME JOLY.

Allons, messieurs, chacun la sienne.... vous allez nous chanter quelque chose.

TOUTES LES DAMES.

Ah, oui, messieurs!

M. PRUDHOMME.

Allons, messieurs les jeunes gens.

MADAME DURET.

Allons, M. Nargeot.

MADAME JOLY.

Ah! oui, M. Nargeot.... en votre qualité de plus jeune.

NARGEOT.

Mais, madame, je n'en sais pas.

MADAME JOLY.

Ah! que si. Allons donc, sans façon.

NARGEOT.

Je cherche.

MADAME JOLY.

Comment; votre papa *qu'en* sait tant.

M. JOLY.

Quelque chose *des chevilles*.

M. PRUDHOMME.

Ah! oui, de maître Adam.

NARGEOT (*chante*).

Aux soins que je prends de ma gloire
Se joignent d'autres soins divers;
Je veux bien vivre dans l'histoire,
Mais il me faut vivre à Nevers :
Qu'on me blâme ou non, peu m'importe,
Trop d'honneur souvent est fatal;
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Bravo! bravo! très-bien.

MADAME LOCARD.

Allons, messieurs, à la ronde.

MADAME JOLY.

Allons, M. Duret.

M. DURET.

Ah! mesdames, il y a long-temps que je n'ai chanté.

MADAME DURET.

Si.... va donc.... Duret. *Sans la gaîté.*

M. DURET.

Sans la gaîté, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours.
. . . . . .
. . . . . .
Sans la gaîté, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours.

Je me rappelle pas; te rappelles-tu, madame Duret?

MADAME DURET.

Sans la gaîté, sans les amours,
. . . . . .
Tristement vous passez vos jours.
C'est un cruel martyre...

M. DURET.

Ah! oui...

C'est un cruel martyre.
Sans la gaîté, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours;
C'est un cruel martyre.

Je ne me rappelle pas dutout.

MADAME JOLY.

Si fait, mais très-bien.

M. DURET.

C'est un cruel martyre,
En France on fait très-peu de cas
. . . . . .
En France on fait très-peu de cas
De tous ces messieurs qui n'ont *point*
Le petit mot, le petit mot pour rire.

(*On applaudit.*)

M. PRUDHOMME.

Très-bien, très-bien... Sans la gaîté, sans les amours, le fait est que le reste est bien peu de chose... Messieurs, je propose de boire à madame Joly.

TOUTE LA TABLE.

A madame Joly.

(*On se lève et on trinque.*)

MADAME JOLY.

A monsieur et à madame votre mère, monsieur Nargeot.

M. PRUDHOMME.

Aux dames... (*On se rassied.*) C'est à monsieur l'Anglais... c'est à vous, monsieur. (*Il lui fait des signes.*

WILSON.

I canot.

M. PRUDHOMME.

Je ne sais pas... je ne sais comment faire,..

MADAME JOLY (*lui fait des signes*).

Oui! (*Wilson se dispose à chanter; silence dans l'auditoire.*)

WILSON (*chante*).

Oh the gallant fisher's life,
It is the best of any,

'Tis full of pleasure, void of strife,
And' tis belor'd by many
Other Joys
Are but toys,
Only this
Lawful is,
For our skill
Breeds no, ill,
But content and pleasure.

TOUT LE MONDE.

Très-joli, très-joli.

MADAME DURET.

Ah! c'est charmant.

WILSON (*continue*).

In a morning up we rise,
Ere Aurora's peeping,
Drink a cup to wask our eyes,
Leave the sluggard sleeping.
Then we go
To and fro,
With our knacks
At our backs,
To such streams
As the *Thames*,
If we have the leisure.

Wen we please to walk abroad
  For our recreation
In the fields is our abode,
  Full of delectation.
    Where in a brook
    With a kook,
    Or a lake
    Fish we take,
    There we sit,
    For a bit.
  Till we fish entangle.

We have gentles in a horn
  We have paste and Worms too,
We can watch both night and morn,
  Suffer rain and storms too
    None do here
    Use to swear,
    Oaths do fray
    Fish away,
    Whe sit still,
    And watch our quill;
  Fishers must not wrangle.

If the sun's excessive heat
  Make our bodies swelter,

To an osier hedge we get
For a friendly shelter,
Where in a dike
Pearch or pike,
Roach or dace,
We do chase,
Bleak or Gudgeon
Without grudging,
We are still contented.

MADAME JOLY.

C'est bien joli.

M. LOCARD.

Mais ça le fatigue peut-être, ce jeune homme?

WILSON (*continue*).

Or we sometimes pass an hour
Under a grun Willow,
That defends us from a sgower,
Making eart our pillow,
Ware we may.
Think and pray,
Before death
Hops our breath :

Other Joys.
Are but toys,
And to by lamented.

TOUT L'AUDITOIRE.

Bravo! bravo!

MADAME JOLY.

Allons, Victorine, chante-nous un morceau?

VICTORINE.

Mais, maman... je n'ose pas.

MADAME JOLY.

Allons donc.... mademoiselle, ne faites pas la sotte; allons, levez-vous... tenez-vous droite. Allez; son père, soufflez-la.... Vous savez :

Je n'aimais plus...

M. JOLY (*soufflant*).

Tu n'aimais plus...

VICTORINE (*chante.*)

Je n'aimais plus...

M. JOLY.

Tu étais triste et rêveur.

VICTORINE.

Je n'aimais plus...
J'étais triste et rêveur.

M. JOLY.

Ne touchant plus à ton luth sonore...

VICTORINE.

Je n'aimais plus, j'étais triste et rêveur,
Ne touchant plus à mon luth sonore.
Avec pitié l'amour vit ma douleur.

M. JOLY.

Tu n'aimes plus, tu veux chanter encore.

VICTORINE.

Je n'aime plus, je veux chanter encore.

MADAME JOLY.

Asseyez-vous, mademoiselle, on a assez de vos chansons. (*Victorine pleure.*)

MADAME JOLY.

Je vais envoyer les pleurnicheuses tout-à-l'heure à la porte...

MADAME LOCARD (*à M Prudhomme*).

Allons, monsieur, à votre tour.

M. PRUDHOMME.

Volontiers, madame, mais je ne sais guère que des couplets de comédie.

MADAME LOCARD.

Eh bien! va pour des couplets de comédie.

M. PRUDHOMME.

Le couplet que je vais vous chanter est tiré de la pièce *des Deux Pères ou la Leçon de Botanique*, fort joli ouvrage qui a eu certainement beaucoup de succès, et qui le méritait dans son temps.

M. Forlis est le père de la jeune personne. C'est Vertpré qui a créé le rôle et qui est mort fou. Bon acteur, très-bon acteur, Vertpré. L'autre père, celui du jeune homme,

c'était Hippolyte.... Hippolyte.... c'était son nom de théâtre, n'importe son autre nom; mais il avait plusieurs cordes à son arc, il peignait très-bien la miniature, et j'ai été dans la garde-nationale avec lui... Prosper, le fils de Vertpré, qui était Henry qui est retiré avec pension maintenant, qui faisait alors avec Julien les délices de la rue de Chartres, madame Belmont qui a épousé Henry, qui a été de là à Feydeau en quittant le Vaudeville où elle était adorée, et Rustique, le jardinier, qui était Carpentier qui s'est tué, ensuite Fichet qui est retiré, qui ressemblait tellement à la marchande de gâteaux de Nanterre, qu'on la disait sa sœur. Le fait est que dans une pièce qu'on représentait alors, le *Boguey renversé*, il représentait la marchande de gâteaux de Nanterre, son triomphe, il lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Voici donc l'analyse de la pièce :

M. Forlis ne veut pas que sa fille fréquente Prosper qui est donc le jeune homme, *Henry*, dont le père, *Hippolyte*, est en Amérique; il l'a retenue le matin sous la clé; Prosper est venu au rendez-vous, ne l'a pas trouvée, lui

fait des reproches, et elle lui répond : (*Il chante.*)

Sous la clé j'étais retenue;
Mon père m'ouvre, et promptement
Vers vous, Prosper, je suis venue
Sans m'arrêter aucun *moment*; *(bis.)*
Sans m'arrêter aucun *moment*;
Courant toujours *sans* perdre haleine,
Rien ne pouvait me *retenir*,
(Avec intention marquée.)
Et même auprès de la fontaine,
J'ai passé sans m'y regarder, *(bis.)*

En chœur, s'il vous plaît, mesdames et messieurs.

(Avec intention marquée.)
Et même auprès de la fontaine
J'ai passé sans m'y regarder, *(bis.)*
J'ai passé sans m'y regarder. *(bis.)*

MADAME JOLY.

Bravo, bravo! ah! monsieur Prudhomme, vous êtes toujours aimable... comment faites-vous pour toujours chanter si bien?

M. PRUDHOMME.

Ah! madame... j'ai un peu de goût, et j'ai beaucoup *vu* chanter.

MADAME JOLY.

Ah! c'est très-bien.

MADAME DURET.

Est-ce que M. Joly ne chantera pas?

MADAME JOLY.

Ah ben oui! monsieur Joly! il va faire passer la société au salon. Allons, messieurs, la main aux dames. (*La société quitte la salle à manger et passe dans le salon.*)

LA PETITE FILLE.

La petite fille.

LA PETITE FILLE.

L'Atelier de Charles.

Charles assis devant une table, lisant.

« Mon cher Charles, venez ce soir de bonne
» heure; je compte sur vous. M. Duflos désire
» beaucoup faire votre connaissance, Anatole
» aussi. J'espère que notre petite soirée sera
» agréable. Vous y verrez quelques jolies fem-
» mes. Je n'ai pas invité Leriche; c'est un excel-

» lent garçon que j'aime de tout mon cœur;
» mais je suis logée si petitement, et il est si
» commun quand il y a des dames! Adieu,
» à ce soir.

» CAROLINE.

» *P.* . Vos fleurs étaient charmantes. »

Quelle jolie petite écriture! que de grâce! que d'esprit! comme le noir lui sied bien! quel bonheur de posséder un pareil trésor... (*Regardant une autre lettre.*) Ah! voici Fanny, bien... c'est un autre genre... dieux! quel papier? quelle orthographe! les trois pains à cacheter de rigueur..... toujours la même..... voyons, que veut-elle encore?

« Mon pe it *chérit*, (*avec un T*) il y a bien
» long-temps que je ne t'ai pas vu, et cepen-
» dant je le voudrais bien, vu que j'ai fini tes
» bretelles que j'ai brodées, et qu'on me les a
» rendues de chez le culottier. J'ai craint que

» tu ne sois fâché contre moi encore de ce que
» je t'ai rencontré l'autre jour dans la rue avec
» mon carton; je m'en suis bien repentie, car
» j'ai passé tout le reste de la journée et toute
» la nuit à pleurer de cela. Ne sois donc plus
» méchant à mon égard. Je t'irai voir demain
» matin sans faute, entre dix et onze; tu y se-
» ras, n'est-ce pas, je t'en prie, mon chéri,
» cette-fois-ci. Si tu n'y es pas, laisse ta clé, je
» verrai ton linge. Adieu, aime-moi comme je
» t'aime; ne sois plus méchant, pas trop infi-
» dèle, car vraiment tu es aimé de ta

» FANNY. »

» *P. S.* Je t'apporterai quelque chose que tu
» ne t'y attends pas, qui te fera plaisir. J'em-
» brasse tout ce que j'aime. »

Elle est charmante avec ses recommandations... je t'en donne, va.... tu pourras bien

venir quand tu voudras... d'abord j'ai à sortir ce matin; je n'ai rien pour ce soir, pas de chaussettes de bal, pas de cravates blanches. (*Relisant la dernière lettre.*) « Je t'irai voir demain entre dix et onze, sans faute. »(*Il tire sa montre.*) Dix heures passées... elle ne viendra pas... Il faut que j'écrive à madame Saint-Hippolyte pour la remercier de son aimable invitation..... Où sont mes plumes, mon papier..... Leriche ne se doute pas que nous sommes en correspondance... mais, à propos, s'il ne vient pas, comment me présenterai-je tout seul... ce diable de Leriche, elle a raison, c'est un bon garçon, mais il affecte trop le mauvais ton..... c'est bête à la fin..... (*Il tire sa montre.*) Dix heures vingt..... elle est bien gentille..... elle ne viendra pas; oh! non..... ah! voilà, voilà..... (*Il retrouve ses plumes et son papier.*) Ma belle dame.... c'est un peu libre... madame... c'est un peu froid... madame Saint-Hippolyte... elle sait bien son nom... c'est pas facile... C'était joli cette grosse chaîne en or qu'elle avait au cou... (*Il tire sa montre.*) Dix heures et demie... bien aimable... Madame... Je crois que c'est encore là ce qu'il y a de

mieux... Madame... j'ai reçu... je reçois à l'instant... je viens de recevoir... c'est pas facile du tout... Madame... Elle a tant d'esprit, tant de franchise..... elle dit que je mets ma cravate comme un porteur d'eau... Fanny trouve que je la mets si bien... elle est stupide cette petite fille-là.... Oh! elle ne viendra pas, c'est sûr.... (*Il tire sa montre.*) Dix heures trente-cinq... Madame..... je reçois à l'instant, par la voie de la poste... elle n'est pas timbrée... par... mon Dieu.... je n'en viendrai jamais à bout.... oui, elle a de l'esprit, quoi qu'en dise Leriche; elle en a beaucoup... (*On frappe.*) Qui est là?.. (*Une petite voix.*) c'est moi..— Qui, vous?.. (*La petite voix.*) moi.

CHARLES, FANNY.

CHARLES.

Tiens, te voilà! c'est bien heureux.

FANNY.

Oui, me voilà.... tu veux me gronder? Non, tu ne me gronderas pas, je ne l'ai pas mérité.

J'ai dit entre dix et onze. (*Elle tire sa montre.*) Il est quarante... Embrasse-moi, mon chéri.... Tu t'es impatienté, c'est pas ma faute.... Tu es gentil, ce matin.... bien gentil.... Baise, baise... mon bon Charles, baisez votre petite femme... soyez bon... heim, gros minet. (*Ils s'embrassent.*)

CHARLES.

Comme tu es fraîche, ce matin... es-tu gentille? Tu n'as pas chaud à tes petites menottes. (*Il les lui baise*). Ton petit nez est tout froid.

FANNY.

C'est que je me porte bien, et puis, c'est que j'ai eu si peur de te faire attendre, que j'ai laissé mes gants à la maison. Qu'est-ce que j'ai sous ma pelisse?

CHARLES.

Je ne sais pas... les bretelles.

FANNY.

Non, elles sont dans mon sac... sous ma pelisse?

CHARLES.

Je ne sais pas.

FANNY.

Un pot de raisiné que maman m'a envoyé pour mon hiver. Tu l'aimes, le raisiné?

CHARLES.

Oui, assez.... Pauvre minette, ôte ta pelisse, donne-moi ton chapeau.

FANNY.

Tiens, comment trouves-tu ma collerette? C'est la première fois que je la sors.

CHARLES.

Bien gentille. Garde ton petit bonnet de dessous.... mets-le un peu de côté.

FANNY.

Comme Clarisse?

CHARLES.

Non... comme ça, bien. Ça a l'air mauvais sujet.

FANNY.

Vas-tu faire mon portrait, aujourd'hui, mon chéri... Tiens, où est donc ta pendule?

CHARLES.

Elle est à raccommoder.

FANNY.

Ah! et le verre aussi..... (*Riant.*) C'est pas vrai, n'est-ce pas: tu peux bien me le dire à moi... Elle est chez ma tante... (1)

CHARLES.

Eh bien! oui... j'étais pressé... C'est ce maudit tailleur, il est fatigant...

FANNY.

Et puis, le dîner de l'autre fois, avec madame *chose*, je sais tout, va... Il fallait me le dire, j'ai justement cinquante francs devant moi. Les veux-tu?

CHARLES.

Non, merci... ma bonne Fanny... Est-ce que tu es venue sans me trouver?

(1) Le Mont-de-Piété (*tradition populaire*).

FANNY.

Au moins quatre fois. Ta vilaine portière m'a dit : Quand je vous dis qu'il est sorti... Je la déteste, c'te vilaine bossue-là... Je viens travailler à côté de toi, j'ai apporté de l'ouvrage... Travaille...

CHARLES.

Tout-à-l'heure... Rapproche ta chaise de la mienne.

FANNY.

Comme ça?

CHARLES.

Un peu plus.

FANNY.

Non... monsieur... ça vous empêcherait de travailler, je n'veux pas, vous n'êtes pas raisonnable... Charles... Non, tu n'es pas gentil, restez à votre place... je n'veux pas, j'suis venue pour travailler... (*Il veut l'embrasser.*) Non, laissez-moi, travailler.

CHARLES.

J't'en prie...

FANNY.

Non, c'est toujours la même chose. Je ne viendrai plus, je t'empêche de travailler...

CHARLES.

Ma bonne petite...

FANNY.

Non, non, non. (*Elle se sauve. Charles court après elle et l'embrasse.*). . . . . Laisse. . . . . C'est des bêtises.....

CHARLES.

Tu ne m'aimes plus?

FANNY.

Si, mais pas tout de suite. (*Elle reprend sa place auprès de lui.*) Tu es fâché?

CHARLES.

Oui.

FANNY.

Tu es injuste, va... Tu n'es pas fâché? Non, n'est-ce pas... J'te demande pardon... Tiens, bats-moi... bats-moi...

CHARLES.

Ne prononce donc jamais ce mot-là.

FANNY.

C'est pour de rire... Tiens! les jolis petits favoris, c'est votre madame qui les veut. Ah! ils sont bien jolis... (*Elle l'embrasse.*)

CHARLES.

Tu étais venue pour travailler, ma bonne petite Fanny?

FANNY.

Oui, toute la journée, et puis dîner avec toi.

CHARLES.

Mais je ne peux pas aujourd'hui. Il faut que je sorte, j'ai une leçon... un portrait... des visites à rendre... A propos, je dîne en ville...

FANNY (*les yeux mouillés de pleurs*).

Vous avez toujours à sortir, maintenant, quand je viens... C'est bien plutôt vous... qui ne m'aimez plus... Je m'en vais, j'tâcherai de ne plus revenir... Qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse... Encore, je dis tous les jours à ces demoiselles que vous êtes si bon pour moi...

CHARLES.

Tu vas encore te désoler.

FANNY.

Comme vous me traitez, moi qui vous aime tant. *Soye* malade, mon petit Charles, tu verras comme je te soignerai... Ne sors pas, je t'en prie.

CHARLES.

Il le faut... Laisse-moi à mes affaires.

FANNY (*sanglotant*).

Je m'en vais... Ah! mon Dieu! que je souffre; vous êtes un méchant... L'autre fois, vous m'avez boudée pendant huit jours, parce que

je vous ai parlé dans la rue.... je ne pensais plus que j'avais mon carton. J'étais si aise de vous voir. Comme vous m'avez traitée, c'est affreux...

CHARLES.

Oui, c'était bien joli...

FANNY.

C'est comme la robe que vous m'avez promise.

CHARLES.

Tu l'auras.

FANNY.

La semaine des quatre jeudis.

CHARLES.

Oh! quel ennui! (*Il va à son secrétaire, prend quelques pièces d'or qu'il jette dans son tablier. Fanny reste quelque temps stupéfaite, rejette l'or et tombe anéantie sur sa chaise.*)

CHARLES (*la prenant dans ses bras*).

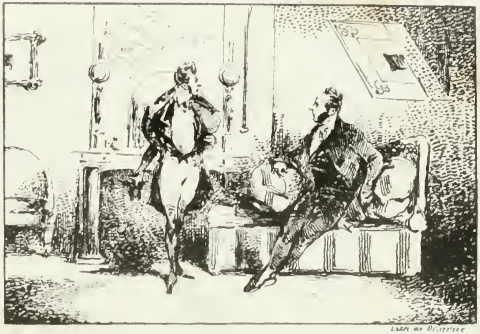
Fanny, Fanny! qu'as-tu?..... Tu te trouves

mal... ma bonne amie, je t'en prie, reviens, c'est moi, c'est ton Charles. Pauvre petite, comme elle souffre, comme son pauvre cœur bat.

FANNY (*revenant à elle*).

Oh! que ça m'a fait de mal... Ce n'est rien... non... Tu pleures aussi... (*Essuyant une larme.*) Tiens, je ne pleure plus, moi... c'est fini... Tu n'a pas voulu me faire tant de peine..... Pardonne-moi, je t'en prie, je ne t'en parlerai plus... tiens... je ris...

LA GRANDE DAME.



Lith. de Delarue

La grande Dame.

LA GRANDE DAME.

Le Salon de Madame Saint-Hippolyte.

DUFLOS (*à la cheminée, arrangeant les lampes*).

Ces diables de lampes ne vont pas... François!

FRANÇOIS.

Monsieur.

DUFLOS.

Ces lampes ne vont pas... allez à la maison; apportez celles de la chambre à coucher... dépêchez-vous... prenez le cabriolet s'il est en bas... allez. (*Le domestique sort.*)

DUFLOS (*se jetant sur un divan*).

Dieux! que d'ennuis, que de tracas m'a déjà causés cette maudite soirée... il m'a fallu tout faire... envoyer les invitations... courir chez les fournisseurs..... être depuis huit jours le contre-coup de la mauvaise humeur de Caroline... on me fera mourir, c'est sûr... et Anatole qui ne se mêle de rien; voilà deux jours qu'on ne l'a vu... Ah! mon Dieu... Voyons ce que disent les journaux; je n'ai encore pu aujourd'hui trouver le temps de les parcourir. (*Il lit.*) Voyons, voyons... Bon!.. deux premières représentations... nous n'aurons personne ce soir... Caroline va être d'une belle humeur : c'est charmant!

DUFLOS, ANATOLE.

ANATOLE (*lui frappant sur le ventre.*)

Bonjour, Duflos.

DUFLOS.

Ah! vous voilà, vous, c'est bien heureux!.. Vous êtes bien aimable... voilà deux jours qu'on ne vous a vu; vous me laissez tout à faire.

ANATOLE.

Mais, mon cher... est-ce que j'entends quelque chose à tout ça, moi? vous vous en acquittez à merveille. D'abord il m'aurait été impossible de venir jeudi : nous avons essayé le tilbury d'Eugène... c'est une horreur... volé comme dans un bois.

DUFLOS.

Mais hier, j'ai envoyé trois fois chez vous.

ANATOLE.

Eh bien! j'étais avec Caroline.

DUFLOS.

Elle ne m'en a rien dit.

ANATOLE.

Je crois bien; vous êtes jaloux comme un tigre... vous avez peur de votre ombre... Tenez, Duflos, je vous préviens, vous vous rendez du dernier ridicule aux yeux de toutes nos connaissances.

DUFLOS.

Ah bien! par exemple..... et où êtes-vous allé?

ANATOLE.

Nous sommes allés faire des emplettes... puis chez Mélanie... nous l'avons trouvée malade... le colonel est parti; elle était dans les larmes...

pouvions-nous la laisser seule... nous y avons dîné... à propos, dites donc, Duflos?

DUFLOS.

Heim?

ANATOLE.

J'aurai besoin du cabriolet demain.

DUFLOS.

La matinée?

ANATOLE.

Et une partie de la journée.

DUFLOS.

C'est désagréable! je ne suis pas allé à la Bourse depuis huit jours.

ANATOLE.

Eh bien! pourquoi plutôt demain... pourquoi faire?..

DUFLOS.

Pour rien, mais...

ANATOLE.

Pour rien?.. Si vous remettiez ça à un autre jour... Caroline est-elle habillée?

DUFLOS.

Je ne sais. (*A une femme de chambre qui traverse le salon*) Henriette..... madame est-elle habillée?

HENRIETTE.

Le coiffeur ne fait que de sortir..... monsieur.

ANATOLE.

J'ai rencontré tantôt Leriche à la Bourse..... je ne lui ai rien dit. Vient-il, savez-vous?

DUFLOS.

Caroline ne l'a pas invité... c'est un bon garçon, mais il fait trop de bruit.

ANATOLE.

Ce n'est pas une raison pour qu'il ne vienne pas. Il n'est pas susceptible, lui... Qu'est-ce donc que cet individu qu'il a amené l'autre soir.

DUFLOS.

Un de ses amis... un artiste.

ANATOLE.

Il met singulièrement sa cravate... A-t-il des moyens?

DUFLOS.

On le dit... (*Il tire sa montre.*) Dix heures moins un quart. On ne vient pas... Voulez-vous faire un écarté?

ANATOLE.

Non, et vous?

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE, MADAME DESPANS.

ALPHONSE (*entrant d'un air délibéré et frappant sur le gros ventre de Duflos*).

Bonsoir, père Duflos... Ça va bien, Anatole?

ANATOLE.

Votre santé, belle dame?

MADAME DESPANS.

J'ai un mal de tête affreux... Je suis restée au lit toute la journée... je n'ai pas encore osé me regarder..... Comment trouvez-vous ma robe ?

ANATOLE.

Délirante.

MADAME DESPANS.

Et Caroline ?

DUFLOS.

Elle n'en a plus que pour deux heures à sa toilette.

MADAME DESPANS.

Duflos, vous êtes toujours injuste.

DUFLOS.

C'est que c'est vrai aussi.

LES PRÉCÉDENS, MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Il ne fait pas clair ici.... Bonsoir Zoé, vous êtes mise à merveille, ce soir, ma chère... Est-ce toujours Victorine (1)?

(1) Couturière en grande réputation.

MADAME DESPANS.

Toujours. Vous aimez cette nuance?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Charmante.

MADAME DESPANS.

Vous aurez beaucoup de monde ce soir?.... Comment va Mélanie?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Duflos, il ne fait pas clair ici...

DUFLOS.

Ma chère amie, j'ai envoyé chercher les lampes de ma chambre à coucher.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Toujours au dernier moment... (*A madame Despans*) Mélanie, ma chère, était hier toute

chagrine.... Nous y avons dîné avec Anatole... Elle n'est pas non plus raisonnable.

MADAME DESPANS.

Elle devrait être si heureuse! Alfred est si bon.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Qui, Alfred? le colonel?

MADAME DESPANS.

Quel colonel?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Mais Alfred est l'agent de change?

MADAME DESPANS.

Comment? (*Duflos*, *Anatole*, *Alphonse*, *rient aux éclats.*)

DUFLOS.

Elle est bien bonne celle-là.

MESDAMES DESPANS, SAINT-HIPPOLYTE.

Ah! messieurs, un peu d'indulgence.

ANATOLE.

Ah! vous voilà bien heureux, vous allez encore faire des calembourgs, des jeux de mots... vous voilà dans votre centre..... Taisez-vous donc, Duflos.

DUFLOS.

Il faut avouer que c'est bien drôle... ç'a m'amuse... Êtes-vous comme moi, Alphonse?

ALPHONSE.

Non, Dieu merci!

(*Arrivée de plusieurs dames et de messieurs: madame Saint-Hippolyte les reçoit.*)

LES PRÉCÉDENS, LERICHE.

LERICHE (*frappant en arrivant sur le ventre de Duflos.*)

Bonjour, papa Duflos! et la santé..... toujours gras et fleuri..... Anatole, on ne porte plus de favoris sous le menton; on a abandonné ça aux commis voyageurs..... bonsoir, Alphonse... Eh bien! où est donc Caroline?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Ah! vous voilà, Leriche! je vous ai entendu.

LERICHE.

Bonsoir, belle dame... vous êtes tout bonnement ravissante ce soir... Eh! mais, s'amuse-t-on ici? on ne danse donc pas... Qui est-ce qui organise tout ça... où sont les donc musiciens?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Leriche, je vous en supplie, ne soyez pas mauvais ton.

LERICHE.

Jamais.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Je vous croyais à la campagne.

LERICHE.

J'y étais il y a six mois.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Chez votre oncle... sans cela je vous aurais écrit.

LERICHE.

Ça ne fait rien... l'intention est réputée pour le fait. C'est tantôt à la Bourse que j'ai appris que vous donniez un bal... une soirée... et me

voilà... Mais j'entends les violons... je vais engager... quelle est cette petite dame brune là-bas?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Madame Saint-Estève.

LERICHE.

Vous donnerez donc toujours dans l'aristocratie?.. Je vais l'inviter... sans adieu... prenez garde à Duflos... le voyez-vous causer là-bas avec Sidonie... c'est un gros scélérat.

(*Il s'eloigne. Les quadrilles se forment.*)

DUFLOS, CHARLES, ANATOLE, MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE (*à Charles.*)

Vous venez bien tard.

CHARLES (*embarrassé*).

Oui, madame.... j'ai été obligé.... j'ai rendu une visite.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Vous ne dansez pas?

CHARLES.

Pardonnez-moi.

(*Duflos et Anatole ricanent. Madame Saint-Hippolyte s'éloigne.*)

DUFLOS (*à Charles*).

C'est à Leriche que nous devons l'honneur de votre connaissance, monsieur?

CHARLES.

Oui, monsieur.

ANATOLE.

Monsieur est artiste?

CHARLES.

Oui, monsieur, et vous?

ANATOLE.

Je n'ai pas cet honneur.

CHARLES.

Et ce gros monsieur?

DUFLOS (*piqué*).

Est-ce moi, monsieur, le gros monsieur? le gros monsieur n'est pas artiste non plus, monsieur.

CHARLES.

Je crois, messieurs, avoir déjà eu l'honneur de vous voir ici; vous me fîtes même la sottise, comme il n'y a qu'un moment encore, de me rire au nez.

ANATOLE.

Comment, monsieur!

CHARLES (*tirant une caricature de sa poche et la leur présentant.*)

Voici, au reste, messieurs, comme je me venge préalablement d'une insolence.

DUFLOS, ANATOLE (*se reconnaissant*).

C'est une horreur! nous ne souffrirons pas....

CHARLES.

Pas de bruit, pas de scandale, messieurs, je vous prie. Voici mon adresse : demain matin, si vous voulez bien, je vous attendrai.... Pardon.... au revoir. (*Il s'éloigne.*)

DUFLOS, ANATOLE.

A demain.

ANATOLE.

Eh bien! Duflos... il vous a assez maltraité, ce monsieur.

DUFLOS (*la caricature à la main*).

Mais il me semble que vous ne l'êtes pas mal aussi.

ANATOLE.

C'est une horreur. Ce jeune homme, si timide devant Caroline.

DUFLOS.

Que voulez-vous attendre d'un élève de Leriche!

LES MÊMES, MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

ANATOLE.

Ma chère amie, vous avez bien tort de recevoir tout le monde... Ce monsieur, l'ami de Leriche a très-mauvais ton. Il s'est permis, envers Duflos, des personnalités.... il nous a

persifflés. Au surplus, voyez... (*Il lui donne la caricature*).

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Mais c'est affreux.

ANATOLE.

Les choses ne peuvent se passer ainsi... Duflos ne doit pas...

DUFLOS.

Certainement.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Comment, messieurs, chez moi, au milieu d'un bal, c'est épouvantable.

LES PRÉCÉDENS, LERICHE.

LERICHE (*à madame Saint-Hippolyte*).

Aurai-je, madame, l'honneur de walser avec vous?

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Je suis invitée... je vous laisse avec ces messieurs. (*Elle s'éloigne.*)

LERICHE.

Qu'avez-vous donc, papa Duflos?.... votre physionomie est toute renversée... Est-ce qu'on ne soupera pas ce soir?

ANATOLE.

Il s'agit bien de cela... Monsieur votre ami vient de nous manquer essentiellement.

DUFLOS.

Tenez, Leriche, je vous le dis, il est temps que cela finisse, je suis las de servir de plastron à tout le monde.

LERICHE.

Quelle mauvaise tête! Voyons, de quoi est-il question? Mettez-moi au courant.

ANATOLE

Voici comme on nous traite. (*Il lui présente la caricature.*)

LERICHE (*souriant*).

Elle est drôle... Vous m'étonnez; Charles est l'être le plus doux, le meilleur enfant de la terre, et vous, Duflos, vous qui avez la réputation d'un garçon sans fiel, sans méchanceté....

DUFLOS.

Je ne puis souffrir.... (*Il reprend la caricature des mains de Leriche et la déchire*).

LERICHE.

Calmez-vous, mon cher, je vous en prie.... Je vois ce que c'est. Vous êtes parfois un peu caustique, l'ami Duflos... Monsieur Anatole, vous n'avez pas de mesure dans vos persifflages. Vous aurez tourné en ridicule le nouveau

venu, il vous aura répondu, c'est tout simple; il vous faut une réparation, rien de mieux; mais ce n'est pas dans une maison aussi respectable que de pareils débats doivent avoir lieu. A demain.

DUFLOS ET ANATOLE.

A demain. (*Ils sortent.*)

LERICHE, CHARLES.

LERICHE.

Eh bien! mon cher ami! j'en apprends de belles... Il paraît que tu as traduit le père Duflos et le bel Anatole aux carreaux de Martinet (1).

CHARLES.

Ces messieurs se sont permis, sur mon

(1) Célèbre éditeur de caricatures.

compte, des plaisanteries qui m'ont blessé. Je me suis servi de mes armes.

LERICHE.

Oui, mais Duflos, le gros monsieur, comme tu l'appelles, veut absolument échanger avec toi un coup d'épée ou brûler une amorce.

CHARLES.

Je suis à ses ordres.... Au surplus, maintenant, mon cher ami, la vie m'est insupportable... Toute relation est rompue à jamais entre Caroline et moi..... elle me chasse de sa présence... J'étais loin de m'y attendre... ce matin encore .... elle jurait d'être à moi pour la vie.

LERICHE.

Et c'est précisément pour cela que tu devais t'y attendre.... Duflos est un bon gros garçon avec lequel Caroline ne se brouillera jamais; elle a trop de ménagemens à garder avec lui; quant à M. Anatole, il ne serait pas mal de lui

donner une leçon, c'est un drôle contre lequel j'ai une vieille rancune... Je serai chez toi demain de bonne heure... Allons voyons, prends le dessus, sois homme et compte sur mon amitié. (*Il lui serre la main. Charles sort. Madame Saint-Hippolyte entre par la porte opposée.*)

MADAME SAINT-HIPPOLYTE, LERICHE.

LERICHE.

Je suis enchanté, madame, de vous voir..... Je vous demanderai un moment d'entretien.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Je vous crois trop mon ami, Leriche, pour que vous pensiez me faire oublier les torts de votre ami, et la manière dont il vient d'agir chez moi doit l'en bannir à jamais.

LERICHE.

Je conçois parfaitement vos motifs; il est

certain que toute relation entre vous et Charles doit être désormais rompue.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Quel est ce langage?

LERICHE.

Oui, madame, j'ai tout appris; non que Charles ait commis la moindre indiscrétion; mais je sais que vous lui avez donné des espérances. Mon habitude du monde et mon expérience me trompent rarement.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Leriche, je vous prie, cessons un entretien.....

LERICHE (*la retenant*).

Veuillez, je vous supplie, m'écouter jusqu'à la fin... Oui, madame, vous avez cru voir en moi jusqu'à présent un de ces aimables désœuvrés, qui courent de boudoirs en boudoirs,

colportent leurs hommages chez toutes les beautés à la mode, et se font un grand mérite de leurs équipages et de leur nullité; pour pénétrer jusqu'à vous, j'ai été obligé de prendre leur langage, d'adopter leurs manières, c'était le seul moyen convenable. Je n'étais pas tenu d'ailleurs à plus de franchise que vous-même n'en mettiez. Vous voulûtes bien me distinguer de la foule et m'admettre dans votre intimité... Nous avons été plus liés que nous ne sommes... mes assiduités vous ont fatiguée, j'ai vu qu'il était temps de me retirer; je l'ai fait, et bien m'en a pris... J'avais ralenti le cours de mes visites, lorsque le hasard ou plutôt un caprice vous fit désirer faire la connaissance d'un de mes amis que vous aviez rencontré, et que vous me priâtes de vous présenter. Son talent, la réputation dont il jouit dans le monde, flattèrent votre amour-propre; vous voulûtes pouvoir le compter au nombre de vos adorateurs; je me dévouai de fort bonne grace. Il ne put résister aux charmes de votre personne, il vous aima. Bientôt ses assiduités, comme jadis les miennes, comme celles de beaucoup d'autres, vous fatiguèrent; son inex-

périence ne lui fit pas voir que tout allait finir. Il vous fallait une occasion pour rompre, elle se présente, vous la saisissez avec empressement, c'est tout naturel.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Monsieur, de grâce...

LERICHE.

Encore deux mots, madame... Qu'est-il résulté de la légèreté de votre conduite? que ne l'ayant pas ménagé devant vos amis, ceux-ci, comptant d'avance sur votre approbation, se sont permis envers lui des plaisanteries que de vous il pouvait encore supporter; mais qui, de la part d'autres personnes, lui devinrent insupportables. Il riposta, les armes furent trouvées inégales, et demain... demain, madame, nous aviserons à d'autres moyens.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Comment, monsieur..... une affaire..... un duel...

LERICHE.

Fiez-vous à moi, madame, comptez sur ma prudence. . . . . Que de chagrins! que de larmes! vous avez préparés à mon ami!... Vous avez détruit chez lui toutes ces illusions si nécessaires à un artiste. Oui, madame, vous avez rempli ses jours d'amertume, peut-être même avez-vous compromis son avenir.... A peine entré dans le monde, son cœur avait besoin de s'épancher, il lui fallait une amie qui le comprît, et au moment où il croit avoir atteint le but qu'il se proposait, vous abusez de sa confiance, vous vous faites un jeu de sa bonne foi et de son inexpérience... Désormais, quelle conduite va-t-il tenir auprès des femmes... Il a été trompé... il voudra se venger... il pourra y parvenir... Peut-être flétrira-t-il à son tour l'avenir de celle qui aurait pu faire son bonheur. Il ne sera jamais heureux, mais il aura la triste satisfaction de s'être vengé... Voilà, madame, voilà votre ouvrage.

MADAME SAINT-HIPPOLYTE (*très-émue*).

Monsieur...

LERICHE.

L'amitié qui m'unit à Charles, à sa famille, m'imposait l'obligation d'avoir avec vous cet entretien. Votre présence au bal est nécessaire, veuillez, je vous prie, madame, agréer mes très-humbles hommages. (*Leriche se retire.*)

MADAME SAINT-HIPPOLYTE.

Oh ciel! je me meurs... (*Elle tombe accablée sur le divan*).

LA RUE.

CHARLES (*endormi sur un banc de pierre*).

Caroline... Caroline... pardonne... pardonne-moi... (*Il se réveille.*) où suis-je?... Oui, il est trop vrai que je ne te verrai plus... je suis anéanti... (*Il verse des larmes.*) Caroline, que de chagrins tu m'as préparés!... (*Il retombe accablé, la tête dans ses mains.*). . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(*Il tire sa montre.*) Six heures... Bientôt Leriche sera chez moi... notre explication doit avoir lieu ce matin... regagnons ma demeure... Caroline... Caroline... (*Il retombe sur le banc. Une jeune fille enveloppée d'une pelisse s'approche de lui.*)

LA JEUNE FILLE.

Qu'avez-vous, monsieur; vous souffrez.

CHARLES (*sortant de sa rêverie*).

Ciel! Fanny!...

FANNY (*se jetant dans ses bras*).

Oh! mon chéri!... que t'a-t-elle fait?

CHARLES.

Chère amie, que de torts j'ai envers toi!... je veux les réparer... viens... (*Ils s'éloignent.*)

LA VICTIME
DU CORRIDOR,

COMÉDIE EN UN ACTE.

LA

VICTIME DU CORRIDOR

THÉODORE, OLYMPE.

OLYMPE.

Bonjour, monsieur Théodore; vous voila déjà levé! je croyais être la première de la maison.

THÉODORE.

Oh! non, mademoiselle Olympe, je suis bien sûr que c'est toujours moi.

OLYMPE.

Vous êtes donc bien matinal! Il y a cependant de la lumière bien tard dans votre chambre.

THÉODORE.

Vous y regardez donc, mam'selle? vous y regardez donc?

OLYMPE.

Vous le savez bien.... Mais il ne faut pas veiller si tard, monsieur Théodore; vous vous ferez mal, vous ne dormez pas assez.

THÉODORE.

Je ne dors pas du tout.

OLYMPE.

Vous n'êtes pas raisonnable.... Ah! monsieur Théodore, j'ai bien du chagrin.

THÉODORE.

Et moi donc, mam'selle!

OLYMPE.

Maman ne veut pas tant seulement entendre parler de vous.

THÉODORE.

Ah! mam'selle Olympe, si elle savait comme je vous aimerais!... combien je vous rendrais heureuse!...

OLYMPE.

Elle dit comme ça que vous ne valez pas mieux que les autres.

THÉODORE.

Qu'est-ce que vous lui répondez, mam'selle Olympe?

OLYMPE.

Que..... Monsieur Théodore, je n'ose pas vous le dire....

THÉODORE.

Dites-le, mam'selle Olympe; dites toujours! T'nez, v'là que l' rouge vous monte au visage... Dites-le...

OLYMPE.

Théodore.

THÉODORE.

Olympe! ô Olympe!... Heim! dites-le.

OLYMPE.

Que... je...

THÉODORE.

Allez toujours... ô Olympe... que vous... allez, allez... Olympe... que vous...

OLYMPE.

Que je vous aime bien?

THÉODORE.

Oh! vrai!... vrai! heim! parole d'honneur!

OLYMPE.

Oui, Théodore.

THÉODORE.

Oh! ne pleurez pas, mam'selle Olympe, ne

pleurez pas, j'ai de l'espoir.... Hier encore, mon bourgeois m'a dit, dit-il : « Théodore, t'es t'un bon enfant, mais t'es triste. — Moi, triste ! que j' dis. — Oui, dit-il, qui dit, t'as quet' chose... — En de quoi? que j' dis. — En de ce que, dit-il, qui dit, que je ne me trompe pas..... tu aimes quelqu'un..... — Dites quelqu'une, que j' dis, que j'aime.... ah ! monsieur Chamoiseau, que j'aime.... que j' n'en dors ni que j' n'en mange, que j' ne fais que pleurer tant que l' jour dure et la nuit aussi. — Eh ben ! mon garçon, qui m' dit, dit-il, qui m' dit, c'est t'il une personne dont auquel qu'on peut dire c'est bien? — Qu'on peut dire que c'est trop bien, monsieur Chamoiseau, que j' réponds. — Eh ben ! j' m'en charge, lui qui dit. La personne t'aime-t-elle?... J' réponds : Je l'ignore.... » Je l'ignorais, mam'selle Olympe, je l'ignorais.... Mais, t'nez, mam'selle.... t'nez.... tapez là.... nous serons l'un à l'autre, n'est-ce pas? allez, l'un à l'autre.... Ah ! c'est trop.... c'est trop heureux.... j'en perdrai la tête, c'est sûr.... Olympe.

(*On entend madame Badoulard appeler Olympe.*)

OLYMPE.

Ah! mon Dieu! c'est maman qui m'appelle! Adieu, monsieur Théodore.

THÉODORE.

Quoi! déjà?...

OLYMPE.

Maman... va me gronder.... Voit-on que j'ai pleuré?.... Ah! monsieur Théodore, mon petit Théodore, que ça m'a fait de mal!...

THÉODORE.

Et à moi donc!... Mais quel bien aussi!

OLYMPE.

Adieu.

(*Elle s'éloigne en lui envoyant un baiser. Théodore lui répond en lui en envoyant une douzaine.*)

THÉODORE.

Tiens.... tiens.... ma bonne petite Olympe.... trésor, va.... Je ne sais pas, vraiment, si c'est que je dors.... non.... non.... je ne dors pas du tout.... Quel bonheur!

THÉODORE, M. LASSERRE, *une tasse à la main.*

THÉODORE.

Bonjour, monsieur Lasserre.

M. LASSERRE.

Monsieur Théodore, je suis bien votre serviteur.

THÉODORE.

Ah! monsieur Lasserre, si vous saviez ce qui m'arrive!

M. LASSERRE.

Est-ce quelque chose.... qui.... que....

THÉODORE.

Ce n'est rien de tout ça, mais non.... non, non.... monsieur Lasserre, ce n'est rien....

M. LASSERRE.

Ce sera alors comme vous voudrez, monsieur Théodore, comme vous voudrez... J'aurais besoin, mon cher monsieur, d'une nouvelle petite tablette dans mon alcove.

THÉODORE.

Vous l'aurez, monsieur Lasserre.... vous en aurez bien d'autres; si vous voulez, vous aurez des tablettes, tant que vous en voudrez des tablettes!

M. LASSERRE.

Laissez-moi parler.... Je ne vous en demande et n'en ai réellement besoin que d'une

seule de deux pouces moins longue que la dernière.... Ce serait dimanche.

THÉODORE.

Dimanche.... lundi.... mardi.... qu'est-ce ça me fait à moi à présent!

M. LASSERRE.

Ça me fait mieux le dimanche.

THÉODORE.

Voulez-vous ce soir?

M. LASSERRE.

J'aime mieux, je vous dis, le dimanche... Je n'ai pas encore fait mes dispositions.... Mais, quelle heure est-il donc, monsieur Théodore? Je me suis donc levé de bien bonne heure que vous voilà encore ici?

THÉODORE.

C'est moi qu'est en retard aujourd'hui.... Monsieur Lasserre, je monte à ma chambre

chercher mon déjeuner et je m'en vas.... Ah! monsieur Lasserre, quel bonheur!... Bonjour, monsieur Lasserre.

M. LASSERRE.

Votre serviteur, monsieur Théodore.

THÉODORE.

Adieu, monsieur Lasserre. (*Il sort.*)

M. LASSERRE.

De tout mon cœur, monsieur Théodore.... Mais qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme?... il est fou.!.. il a failli vingt fois jeter ma tasse par terre.... Allons, la laitière sera peut-être partie.... Diable de jeune écervelé, va!...

(*Il sort.*)

Mme BADOULARD, OLYMPE.

MADAME BADOULARD.

C'est comme vous voudrez, mademoiselle,

mais de la vie vous n'épouserez M. Théodore.

OLYMPE.

Mais, maman....

MADAME BADOULARD.

Quand je dis une chose, ça doit vous suffire. Mademoiselle, c'est un jeune homme de rien, qu'on ne sait d'où qui sort, et que je ne suis pas curieuse que ma fille épouse un intru, un jeune homme sans prédécesseurs.

OLYMPE.

Prédécesseur !.... maman.... prédécesseur, M. Théodore?

MADAME BADOULARD.

Oui, mademoiselle... Ce mot, d'abord, n'est pas de moi, c'est de madame Potain, qui veut votre bonheur et qui n'est pas d'avis de ce mariage-là.

OLYMPE.

Mais, maman, qu'est-ce ça fait à madame

Potain? n'y a rien sur le compte de M. Théodore.

MADAME BADOULARD.

Il y a encore moins sur le compte de madame Potain, mademoiselle; c'est une personne qu'on est trop heureuse d'avoir dans une maison, car enfin, faut être juste et de bon compte, car qui est-ce qui est plus dans la maison que madame Potain, une femme, comme elle le dit elle-même, au-dessus de son état, qu'elle a été élevée dans une très-grande maison, chez les Montigny, et qu'elle a bien raison quand elle dit que c'est un jeune homme, votre M. Théodore, que ses parens il ne les connaît pas lui-même. Si défunt votre père vivait encore, mademoiselle, croyez-vous qu'il serait flatté de vous voir dans des idées pareilles le pauvre cher homme?

OLYMPE.

Mais, maman, M. Théodore, depuis qu'il est dans la maison, qu'est-ce qu'on peut lui reprocher?

MADAME BADOULARD.

Comment, mademoiselle, qu'est-ce qu'on peut lui reprocher!... Comme dit madame Potain, un jeune homme qu'est toujours seul chez lui, qui rentre après sa journée, qui n'est jamais avec personne, et qui s'est mis à écrire depuis quelque temps tous les soirs, ça ne peut être enfin.... qu'un.... Vous êtes trop jeune pour que je vous le dise.

OLYMPE.

Maman!

MADAME BADOULARD.

Allons, mademoiselle, ne restez pas là comme ça devant moi, comme une momie, que je vous dis, ou nous verrons!.... Allez voir chez votre maîtresse si j'y suis, et je saurai ce que vous ferez....

THÉODORE, Mme BADOULARD.

THÉODORE.

Bon! v'là sa mère, ne disons rien.

MADAME BADOULARD.

Vous voyez, monsieur Théodore, c'est vous qu'êtes l'auteur que ma fille, depuis que vous êtes dans la maison, est toujours à pleurnicher.

THÉODORE.

De quoi! de quoi! moi, madame Badoulard?

MADAME BADOULARD.

Oui, c'est grâce à vous; vous lui avez tourné la tête à c'te jeunesse.

THÉODORE.

Ah! ben, par exemple, moi.... moi, la faire pleurer.

MADAME BADOULARD.

Quelles sont vos intentions, monsieur?

THÉODORE.

Mes intentions, madame Badoulard, sont les vôtres; je ne suis pour gêner d'aucune façon qui que ce soit.

MADAME BADOULARD.

Eh bien! mes intentions, à moi, sont que vous n'aurez pas ma fille.

THÉODORE.

Mais pourquoi?

MADAME BADOULARD.

Parce que.... j'ai mes raisons.

THÉODORE.

Je fréquente votre demoiselle; elle me plaît; si je lui conviens, je suis compagnon. elle est

couturière, défunt M. Badoulard était compagnon : eh ben!

MADAME BADOULARD.

Eh ben, qu'est-ce que ça prouve?

THÉODORE.

Eh ben!

MADAME BADOULARD.

Eh ben! j'ai mes raisons; laissez-moi tranquille!

THÉODORE.

Mais on n'en dit une de raison, madame Badoulard; on n'en dit une de raison.

MADAME BADOULARD.

Tenez, laissez-moi tranquille; je ne veux pas en dire, moi; je n' suis pas faite pour vous obéir.... moi!.... je ne suis pas votre domestique, c'est vrai ça, et vous me ferez le plaisir de rester chez vous! (*Elle sort.*)

THÉODORE.

Bon! bon! ça va bien!.... Eh ben! me v'là propre, moi! c'est pour le coup que les autres là-bas, ils vont rire.... ils vont rire, les compagnons.... Ah! mon Dieu! mon Dieu!.... Mais qu'est-ce qui lui aura tourné la tête à c'te mère Badoulard? C'était bien la peine de me perfectionner à lire, à écrire; ça m'a bien avancé. O Olympe! va, c'est qui n'y a pas à dire, là, je n' mange plus, je n' bois plus ... je m' péris.... Si c'était par hasard... p' t'être bien... oh! non, pas possible.... Ah! les femmes!

THÉODORE, Mme POTAIN.

MADAME POTAIN.

Bonjour, monsieur Théodore; vous passez bien fier ce matin!

THÉODORE.

Je n' passe pas, madame Potain.... J' reste, au contraire, bien désolé, allez....

MADAME POTAIN.

Qu'est-ce que vous avez donc?... Effectivement, vous avez la physionomie toute je ne sais comment.

THÉODORE.

On l'aurait à moins.... J'ai du chagrin, madame Potain, et un fier.... de chagrin.

MADAME POTAIN.

Comptez-moi ça, monsieur Théodore; seriez-vous amoureux?

THÉODORE.

Comme une bête, madame Potain!

MADAME POTAIN.

N'y a pas de mal à ça, monsieur Théodore,

n'y a pas de mal à ça; et c'est-y de quelqu'un que ça puisse coïncider avec vous?

THÉODORE.

Oh! trop bien coïncider pour mon malheur.

MADAME POTAIN.

Vraiment?.... ça serait-il de dedans la maison?

THÉODORE.

La porte à côté de la vòtre, n'y a que le plomb qui nous sépare.

MADAME POTAIN.

Comment... c'est possible! la petite à ma voisine?

THÉODORE.

Vous y êtes.... Vous l' saviez, heim! vous l' saviez? vot' parole d'honneur.

MADAME POTAIN.

C'est la première nouvelle.... comme il n'y a qu'un Dieu!

THÉODORE.

Heim!... est-elle belle? l'est-elle belle?

MADAME POTAIN.

Elle n'est pas mal.

THÉODORE.

Vous appelez ça pas mal, vous, madame Potain!

MADAME POTAIN.

Écoutez, monsieur Théodore, écoutez-moi... je connais ces positions-là, moi qui vous parle.

THÉODORE.

Vous, madame Potain?

MADAME POTAIN.

Oui.... malheureusement.... J'ai été aimée, telle que vous me voyez....

THÉODORE.

Vraiment!

MADAME POTAIN.

Très-aimée, pour mon malheur, sans jamais pour cela déroger de mes principes, je vous prie de le croire.... Je connais le monde.... On n'a pas été pendant vingt-deux ans dans une maison qu'on avait les clefs de tout, et qu'on y était comme considération et agrément, et enfin.... que je puis dire que je connais le monde et que je crois que je puis vous donner encore des conseils, monsieur Théodore... vous êtes jeune, monsieur Théodore!

THÉODORE.

C'est t'il un mal, madame Potain, c'est t'il un mal?

MADAME POTAIN.

Ce n'est pas un mal, non... mais vous n'avez pas mon expérience.

THÉODORE.

Eh ben! qu'est-ce qu'elle vous prie de me dire votre expérience?

MADAME POTAIN.

Tenez, monsieur Théodore, madame Badoulard est une bonne femme que j'aime de tout mon cœur, certainement.... que je suis bien loin de rien dire contre elle en rien; sa demoiselle est bonne ouvrière, bien sage, bien honnête, bien tout; mais, monsieur Théodore, il faut y regarder à deux fois quand on entre dans une famille.

THÉODORE.

J'y ai regardé plus que ça, madame Potain.

MADAME POTAIN.

Écoutez-moi, monsieur Théodore; ce que je vous dis ne doit pas sortir d'ici.... Mam'selle Olympe, comme je vous disais tout à l'heure, est une jeune personne qu'est très-douce, qu'un mari qui saura la prendre en fera tout ce qu'il voudra.

THÉODORE.

Ah! oui, par exemple!.... pauvre petite!

MADAME POTAIN.

Tout ce qu'il voudra... Il y a long-temps que je la connais, je l'ai vue pas plus haute que la petite à l'épicier.... M. Sauvageot, et certainement je suis à même de l'apprécier mieux que qui que ce soit..... Lorsque les malheurs sont venus fondre sur moi, lorsque je fus forcée de quitter, jeune encore, à la mort de M. de Montigny le père, un monde si brillant qui avait pour moi tant de charmes; lorsque son fils aîné, M. Alfred de Montigny, m'exila loin de la maison.... ce que n'aurait jamais fait.... je le connaissais trop bien son frère, M. Stanislas de Montigny.... car il était excellent, il boitait ce bon Stanislas; mais quel cœur! il s'y serait bien opposé à mon expulsion, s'il avait vécu... Je dus donc quitter la maison, seule, sans expérience, jeune encore, comme je vous le disais tout à l'heure, je dus donc quitter ces lieux où j'avais été élevée, chérie, adorée, j'ose le dire, de ce bon, de ce vertueux M. de Montigny père.... Orpheline.... sans appui dans le monde... je me mariai... je chargeai un homme de mon bonheur; mon mariage ne fut point

heureux; M. Potain était d'une classe au-dessous de la mienne, il était artiste; je l'élevai jusqu'à moi....

THÉODORE.

Ah! c'était un artiste; on disait un perruquier.

MADAME POTAIN.

Artiste en cheveux.... Son moral ne répondait que bien faiblement à son physique. M. Potain était ombrageux, despote; je le comparai à un premier attachement.... il ne put soutenir la comparaison. Je passai mes plus belles années avec ce Potain dans les larmes, lorsque le ciel, qui eut pitié de moi, l'enleva; je m'en séparai encore avec peine, car les femmes sont toujours plus sensibles que vous, monsieur Théodore.

THÉODORE.

Que moi, madame Potain?

MADAME POTAIN.

C'est en général, monsieur Théodore.... Je

vins donc à cette époque, avec les débris de ma fortune, habiter cette maison; je trouvai, au milieu des bonnes gens qui l'habitaient alors, le calme et la tranquillité dont j'avais besoin après de si violentes secousses, et j'ai fait des réflexions, monsieur Théodore, des réflexions dont je crois devoir faire part à tous ceux qui, comme vous, veulent s'engager trop inconsidérément peut-être dans des liens indissolubles....

THÉODORE.

Mais, madame Potain, en quoi que ça peut concerner mam'selle Olympe tout ça?

MADAME POTAIN.

En ce qu'Olympe est encore bien jeune; son éducation a été négligée, monsieur Théodore.

THÉODORE.

En de quoi négligée, madame Potain?

MADAME POTAIN.

En de ce que, monsieur Théodore, elle n'est

pas encore, je crois, dans votre intérêt, assez formée au ménage et à la tenue d'une maison. Voilà comme je l'entends... tandis que je crois, toujours entre nous, au moins, monsieur Théodore....

THÉODORE.

Parbleu! c'te bêtise!

MADAME POTAIN.

Tandis, dis-je, qu'une personne plus faite... connaissant mieux le monde, pourrait (ce n'est toujours qu'une supposition), ayant déjà quelque chose devant elle.... d'un âge raisonnable, serait peut-être mieux votre fait.... En regardant autour de vous, vous pourriez trouver peut-être.... ce n'est toujours qu'une supposition....

THÉODORE.

Ah! bien.... bien....

MADAME POTAIN.

Vous comprenez?

THÉODORE.

Oui, oui, je commence.

MADAME POTAIN.

Serait bien mieux votre fait.

THÉODORE.

Serait-elle mieux mon fait?

MADAME POTAIN.

Sans doute.

THÉODORE.

(Je te vois venir.) Je verrai, madame Potain.... je verrai.... Comme ça, vous croyez réellement....

MADAME POTAIN.

Oui, mon bon petit Théodore.

THÉODORE.

(Mon bon petit Théodore.... bon! tu veux être aimée.) Je verrai, comme je vous disais,

madame Potain.... j'y réfléchirai, madame Potain... sans adieu, madame Potain... au revoir, madame Potain....

Mme POTAIN.

Sans adieu, monsieur Théodore.... Il est ému.... C'est si neuf, ce pauvre jeune homme... Quel pied de nez pour c'te madame Badoulard et pour son Olympe, s'il venait à se retirer!.... la petite surtout, c'te petite sotte-là... C'est qu'il ne l'aime pas beaucoup, on voit ça: à cet âge-là on a besoin d'aimer; il s'est adressé à elle, c'est un prétexte, car c'est pas la personne qui lui convient, bien sûr.... Mais, je ne me trompe pas, n'est-ce pas ce Lasserre qui vient là-bas? quand donc la maison sera-t-elle débarrassée des gens de son espèce!

Mme POTAIN, LASSERRE.

MADAME POTAIN.

Ah! voilà M. Lasserre qui revient de son lait.

M. LASSERRE.

Comme vous voyez, madame, si ça peut vous être agréable.

MADAME POTAIN.

Ah! monsieur Lasserre, vous êtes bien heureux de votre caractère, vous.... Le monde, aujourd'hui pour demain, serait renversé, que ça vous serait encore bien inférieur; mais, voyez-vous, quand on a été comme moi quelque chose dans le monde, on a bien du mal à descendre, je vous l'avoue.... et monter à un sixième composé comme le nôtre, on ne peut pas souffrir si aisément sans se taire.

M. LASSERRE.

Mais, madame Potain, qu'est-ce que vous avez donc à gémir comme ça?.... Pourvu que l'escalier ne *soye* pas trop embarrassé le matin pour que je puisse aller chercher mon déjeuner.... que le chaudronnier ait fini sa journée à neuf heures et que les enfans de la voisine ne rentrent pas trop tôt de l'école, je vous assure que je ne suis pas à plaindre.

MADAME POTAIN.

Ah! monsieur Lasserre... avec un caractère comme le vôtre on est bien heureux; chez vous les passions n'ont jamais été bien vives...

M. LASSERRE.

Je ne crois pas... et j'en suis bien aise...

MADAME POTAIN.

Comment! vous ne croyez pas? mais, monsieur Lasserre, c'est-à-dire que les personnes comme moi sont du dernier ridicule...

M. LASSERRE.

Je ne dis pas ça, madame Potain.

MADAME POTAIN.

J'aimerais bien mieux que vous eussiez la franchise de me le dire; vous n'avez donc pas de sang dans les veines?... Nous ne sommes pas faits l'un comme l'autre.

M. LASSERRE.

Faut croire.

MADAME POTAIN.

Puisque je vous trouve sous ma main, il faut que je vous dise tout ce que j'ai à vous dire, monsieur Lasserre... Vous saurez qu'il a été décidé, avec ces dames de la maison et moi, qu'il ne fallait plus prendre de lait à la laitière.

M. LASSERRE.

Pourquoi ça?

MADAME POTAIN.

C'est convenu avec toutes ces dames.

M. LASSERRE.

Pourquoi ça?

MADAME POTAIN.

Pourquoi ça, monsieur Lasserre, pourquoi ça; parce que ce ne serait pas décent...

M. LASSERRE.

Ah! vraiment?

MADAME POTAIN.

Certainement, monsieur; une femme qui a commencé avecque rien, et qui est présentement pleine de hauteur, insolente, arrogante et fière, qu'il n'y a pas dans le monde sa pareille, faut la laisser là... Ah! vous voulez toujours la voir.

M. LASSERRE.

Je ne dis pas cela; mais, madame Potain...

je ne peux pas changer comme ça d'un jour à l'autre ma manière de vivre, parce que vous êtes brouillée avec la laitière.

MADAME POTAIN.

Ah ! vous ne le pouvez pas.... c'est-à-dire que je suis ridicule, moi... que je ne sais ce que je veux, ni ces dames non plus, n'est-ce pas ?

M. LASSERRE.

Je ne dis pas cela.

MADAME POTAIN.

Que nous sommes des sottes et des bégueules ?

M. LASSERRE.

Ah ! madame Potain !

MADAME POTAIN.

Des idiotes et des imbéciles ?

M. LASSERRE.

Madame Potain !

MADAME POTAIN.

Eh bien, monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous me ferez l'amitié, dès aujourd'hui, de rentrer votre petit fourneau dans votre chambre, qu'il encombre le carré... de ne plus faire de jardin sur votre croisée, que ça fatigue le toit, et de ne plus compter sur vos voisins.

M. LASSERRE.

Mais, madame Potain!

MADAME POTAIN, *sanglottant.*

Je n'écoute rien... monsieur... D'après tout ce que vous venez de me dire... vous êtes un impertinent...

M. LASSERRE.

Madame Potain...

MADAME POTAIN.

Un mal appris.

M. LASSERRE.

Madame Potain!

MADAME POTAIN.

Un menteur.

M. LASSERRE.

Je n'ai pas proféré une seule parole.

MADAME POTAIN.

Vous êtes un homme dangereux, je vous le dis... Dans le temps vous avez perdu votre place, on ne sait trop pourquoi.

M. LASSERRE.

J'ai été supprimé... madame Potain.

MADAME POTAIN.

C'est faux... encore un mensonge atroce... vous sortez tous les jours de grand matin.

M. LASSERRE.

C'est pour ma santé.

MADAME POTAIN.

C'est un prétexte.

M. LASSERRE.

Mais, madame Potain !

MADAME POTAIN.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... ne m'approchez pas.

M. LASSERRE.

Mais, au nom du ciel !...

MADAME POTAIN.

Oui, vilain être... oui certainement, j'aurais une demoiselle, qu'elle ne serait pas en sûreté chez vous.

M. LASSERRE.

Mais, au nom du ciel !

MADAME POTAIN.

Vous faites la cour à la petite à madame Badoulard.

M. LASSERRE.

Moi !... ah ben ! par exemple.

MADAME POTAIN.

Et puisque vous m'avez poussée à bout, je m'en vais dévoiler toutes vos turpitudes... toutes vos infamies. Ah! monsieur le coureur, nous verrons, nous verrons...

M. LASSERRE.

Madame Potain! un mot, de grâce!

MADAME POTAIN.

Je me bouche les oreilles... Sans adieu, vilain homme, tu vas savoir de mes nouvelles... Ah! tu tiens à ta laitière...

LASSERRE.

Mais qu'est-ce qui lui prend donc, à madame Potain? qui est-ce qui l'a pu indisposer contre moi?... je ne me rappelle pas avoir proféré une seule parole... qui ait pu la fâcher; j'ai beau me résumer... Voilà, dans la discus-

sion, que j'ai renversé mon déjeûner... Ah! mon Dieu! la vilaine femme, qu'elle me fait de mal! moi qui aime tant la tranquillité; qu'est-ce qu'elle veut donc que je devienne à me tourmenter comme ça... Elle m'a menacé de faire rentrer mon fourneau dans ma chambre; mais je n'ai en vérité pas de place, à moins de le poser sur mon lit ou sur ma commode... et mes capucines... Mon Dieu!... mon Dieu!... que vais-je devenir!... j'en perdrai la tête.

LASSERRE, Mme BADOULARD.

MADAME BADOULARD.

Ah! vous voilà, monsieur. J'en apprends de belles sur votre compte... n'êtes-vous pas honteux? à votre âge!

M. LASSERRE.

A l'autre, à présent.

MADAME BADOULARD.

C'est une abomination!... c'est affreux!

M. LASSERRE.

Qu'est-ce que j'ai fait, madame Badoulard?

MADAME BADOULARD.

Mais ça ne se passera pas comme ça; non, monsieur.

M. LASSERRE.

Mais qu'est-ce qu'il est donc arrivé?

MADAME BADOULARD.

Je connais maintenant toutes vos manœuvres, monsieur.

M. LASSERRE.

Mes manœuvres?

MADAME BADOULARD.

Vous, monsieur Lasserre, qu'on regardait dans la maison, depuis quinze ans, comme un exemple...

M. LASSERRE.

On était bien bon dans la maison.

MADAME BADOULARD.

Et se conduire ainsi!... Si défunt mon mari, M. Badoulard, vivait encore, ça ne se passerait pas comme ça... mais moi, une pauvre femme!... (*Elle pleure.*) Ma pauvre fille! va, tu es bien à plaindre!

M. LASSERRE.

Mais qu'est-ce que c'est?...

MADAME BADOULARD.

Comment, qu'est-ce que c'est! n'avance pas, malheureux, je t'arrache les yeux. Tu le sauras ce que c'est, misérable!...

M. LASSERRE.

Madame Badoulard, je vous en prie, dites-moi ce que j'ai donc fait?...

MADAME BADOULARD.

Ne reparaissez jamais devant moi..... intrigant!... sortez d'ici...

M. LASSERRE.

Je saurai peut-être un jour... Mon Dieu! mon Dieu! (*Il sort.*)

Mme BADOULARD, Mme POTAIN.

MADAME BADOULARD.

Ma pauvre madame Potain! que vous êtes heureuse de ne pas avoir d'enfant! vous n'êtes pas exposée à tous ces chagrins-là...

MADAME POTAIN.

J'ai aussi les miens, ma bonne madame Badoulard. Quand on est aussi aimante que je la suis, à chaque pas on voit des choses qui vous percent le cœur. Croyez-vous que la confidence que je viens de vous faire ne m'ait pas navrée; voir une jeune personne, que j'ai pour ainsi dire élevée, être aussi malheureuse!

MADAME BADOULARD.

Mais ce scélérat de Lasserre a donc séduit Olympe?

MADAME POTAIN.

J'ai tout lieu de le croire.... pareille chose est arrivée dans le temps chez M. de Montigny.

MADAME BADOULARD.

Mais ce petit Théodore?

MADAME POTAIN.

C'est un élève de ce vilain scélérat-là.

MADAME BADOULARD.

Mais il ne l'aime donc pas?

MADAME POTAIN.

Je le crains plus que jamais, d'après l'explication que j'ai eue ce matin avec lui, qu'il ne soit que l'instrument de ce misérable Lasserre.

MADAME BADOULARD.

Comment?

MADAME POTAIN.

Vous saurez tout un jour, madame Badoulard..... Abominable Lasserre! malheureux jeune homme! pauvre jeunesse!

MADAME BADOULARD.

Mais comment diable tout ça est-il donc arrangé?

MADAME POTAIN.

Ma délicatesse m'empêche de vous donner, quant à présent, aucun détail, ma bonne mame Badoulard; il me faut, avant tout, saisir tous les fils de cette épouvantable machination.

MADAME BADOULARD.

Machination! ah! mame Potain, machination!.... je n'y survivrai pas, c'est sûr.... Une enfant que j'ai élevée, que rien n'était trop cher pour elle, et se conduire comme çà!....

Ah ! malheureuse... va, moi qui t'aimais tant... tu ne périras que de ma main, va ! sois paisible.

MADAME POTAIN.

L'amitié vous égare.... Tenez, la voilà justement qui monte l'escalier.

MADAME BADOULARD.

Laissez-moi.

MADAME POTAIN.

Calmez-vous, au nom du ciel ! descendez chez le propriétaire.

MADAME BADOULARD.

Oui, que j'y descendrai.

MADAME POTAIN.

Comptez-lui tout ce qu'il en est, et rendez à la société le service de faire sortir d'une maison respectable un être comme celui-là.

MADAME BADOULARD.

Laissez-moi....

MADAME POTAIN.

Non, mame Badoulard, je ne le puis pas; allez trouver M. Chomel, je vous rejoins.

Mme POTAIN.

Allons, maintenant, détachons cette petite sotte-là de son Théodore, car c'est pitié de voir des gens de sa sorte se mêler d'avoir des volontés.

Mme POTAIN, OLYMPE.

MADAME POTAIN.

Eh bien! ma petite Olympe, on m'en veut donc toujours?

OLYMPE.

Qui, moi, madame?

MADAME POTAIN.

Oui, je le sais; M. Lasserre m'a tout dit.

OLYMPE.

M. Lasserre? qui a donc pu lui dire?

MADAME POTAIN.

Je sais tout; et cela, pauvre petite, parce que peut-être j'ai pris trop d'intérêt à vous.

OLYMPE.

Je vous en remercie, madame.

MADAME POTAIN.

Une enfant que j'ai vu élever, agir ainsi avec moi! je devrais vous laisser faire.... vous laisser contracter avec M. Théodore.... vous seriez bien heureuse avec lui!

OLYMPE.

Qu'est-ce que l'on peut avoir à dire, madame, à M. Théodore?

MADAME POTAIN.

Comment, mademoiselle, ce qu'on peut avoir à dire! car quelle est sa famille à ce jeune homme? où est-elle, où vit-elle?... dans quel département, dans quelle ville?.... vous en a-t-il jamais ouvert la bouche?

OLYMPE.

Jamais.... Vous m'effrayez.

MADAME POTAIN.

Eh bien! mademoiselle, trouvez-moi encore méchante, mauvaise langue.... trouvez encore que je ne me mêle que de ce qui ne me regarde pas, quand je cherche à tout faire pour votre bonheur!.... Qu'est-ce que ça me fait à moi tout cela?... Je n'ai besoin de personne.... Dieu merci! j'ai de quoi vivre.... La famille des Montigny ne me laisserait pas dans la peine, certainement, jamais.... Je ne dois rien à qui que ce soit....

OLYMPE.

Oh! madame Potain, j'ai eu tort de vous soupçonner.

MADAME POTAIN.

Non, je suis une méchante femme, je le sais.... sans moi, votre mère vous aurait renvoyée de chez elle; c'est moi qui *s'oppose* à votre mariage; c'est de ma faute, si vous voulez épouser un jeune homme contre lequel je n'ai aucun reproche à faire, il est vrai, mais qui n'appartient à personne.... et qui peut-être fait semblant de vous aimer.... Je quitte cette maison, mademoiselle; je la quitterai; je ne veux plus avoir affaire à des ingrats; j'aimerais mieux vivre au fond d'un bois, et j'irai au fond d'un bois, j'irai, oui, j'irai, et je serai plus heureuse....

OLYMPE.

Madame Potain.

MADAME POTAIN.

Je ne veux plus me mêler de rien.... Ah! monsieur Lasserre, vous aviez bien raison...

OLYMPE.

Mais c'est donc M. Lasserre qui a pu....

MADAME POTAIN.

Non, ce n'est pas lui, ce n'est personne.... Pauvre cher homme!

OLYMPE.

C'est lui, madame Potain, c'est lui.... Ah! le vilain homme!

MADAME POTAIN.

Vous ne l'aimez donc pas?

OLYMPE.

Moi!... quelle horreur!....

MADAME POTAIN.

Venez avec moi, chère amie; venez un instant chez moi; je vais tout vous dire.... Le voilà qui sort de sa chambre; il ne faut pas qu'il me voie avec vous.

M. LASSERRE. (*Il a dans les mains sa caisse de capucines.*)

Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire de mon fourneau; je n'ai pas de place dans ma chambre.... Si je le mets sur ma fenêtre, ça aura le même inconvénient que mes fleurs, et je n'y vois déjà pas bien clair.... comment faire?.... Mais qui est-ce qui a pu tourner comme çà la tête à toute la maison contre moi?.... Je ne profère pas le mot, je suis honnête avec tout le monde, je n'ai jamais répandu une goutte d'eau dans l'escalier, je suis tous les jours couché à la retraite.... je ne reçois personne.... je n'ai pas d'enfans.... du moins je crois bien n'en plus avoir... car cette malheureuse pensée me poursuit toujours.... Ah! Lasserre.... vous avez aussi des folies à vous reprocher !.... Qu'est-ce qui vient là ?

M. LASSERRE, THÉODORE.

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Lasserre?

M. LASSERRE.

Je n'ai rien, si vous voulez....

THÉODORE.

Comment! vous n'avez rien?.... Mais si fait, vous avez.... vous avez la tête tout je ne sais comment.... Ce pauvre M. Lasserre!.... Qu'est-ce qu'on vous a fait?... Qu'est-ce que vous voulez faire de votre petit jardin que vous avez là dans vos mains?

M. LASSERRE.

On me le défend, monsieur Théodore.

THÉODORE.

Qui vous le défend?

M. LASSERRE.

Toute la maison.... Il faut que je rentre mon fourneau dans ma chambre.... vous me voyez le plus malheureux des êtres....

THÉODORE.

Je vous le défends, moi?.... Monsieur Lasserre, donnez-le-moi votre jardin.... donnez-le moi....

M. LASSERRE.

Non.... laissez-moi, monsieur Théodore; il y va de mon repos, laissez-moi.... je ne souffrirai pas....

THÉODORE.

C'est comme vous voudrez, mais vous ne pouvez pas vivre comme ça....

M. LASSERRE.

Ah! monsieur Théodore, j'ai bien du tracas.

THÉODORE.

Et moi, donc!

M. LASSERRE.

Vous aussi?.... vous étiez si heureux ce matin....

THÉODORE.

Eh ben! oui.... c'est vrai.... ce n'est plus ça.

M. LASSERRE.

Je reviens tout-à-l'heure, monsieur Théodore; je descends un instant....

(*Mesdames Badoulard, Potain et Olympe lui barrent le passage.*)

LES PRÉCÉDENS, Mmes BADOULARD, POTAIN, TOUTES LES VOISINES.

MADAME BADOULARD.

Tenez, monsieur, voilà votre congé en bonne forme; vous allez avoir à vous en aller, et promptement.

THÉODORE.

Pas possible; ça n' peut pas être! comment! Le père Lasserre, le plus brave homme de la terre.

(*M. Lasserre, stupéfait, laisse tomber à terre sa caisse et ses capucines.*)

MADAME POTAIN, *à Olympe.*

Vous voyez s'ils se soutiennent.

(*Olympe pleure.*)

THÉODORE.

Eh ben! qu'est-ce que vous avez donc, mademoiselle Olympe? ça vous fait de la peine, n'est-ce pas?

OLYMPE.

Laissez-moi, monsieur!.... c'est abominable!

THÉODORE.

Certainement, que c'est abominable!

OLYMPE.

Vous êtes un monstre!

THÉODORE.

Qui ça, moi?

OLYMPE.

Oui, vous!... vous vous entendez ensemble.

THÉODORE.

Entendons pourquoi?

MADAME BADOULARD.

Allons, monsieur Théodore, il faut s'expliquer; nous sommes ici entre nous, quelles sont vos intentions?

THÉODORE.

Je vous les ai dites ce matin mes intentions; je veux me marier.

MADAME BADOULARD.

Je veux.... je veux.... Je n' veux pas, moi!... Où sont vos papiers de famillê?

THÉODORE.

Mes papiers? tenez, mes papiers.... je les ai

justement.... M. Chamoiseau, mon bourgeois, me les a remis mes papiers.... les voilà, mes papiers.... Lisez-les, vous, madame Potain...

MADAME POTAIN.

Ça ne me regarde pas, monsieur, je ne me mèle jamais de ce qui ne me regarde pas....

THÉODORE.

Lisez toujours, allez.

MADAME BADOULARD.

Lisez.... lisez.... mame Potain.

MADAME POTAIN *lit.*

« L'an mil huit.... etc.... est comparu devant nous le sieur Jean-Stanislas-Eugène Beaudessous et.... Eustache-Philibert Lasserre, demeurant à Saint-Amand.... » Ah! ciel! je me meurs.

(*Elle tombe dans les bras des voisines.*)

THÉODORE *continue.*

Ah! mon Dieu!... « Et Georgette-Séraphine Bidois.... »

M. LASSERRE.

Bidois!... Ah! Seigneur, Dieu!

THÉODORE.

« Lesquels se sont déclarés père et mère de l'enfant. Théodore Bidois. »

MADAME POTAIN.

Ah! ciel!... qui aurait pu s'attendre?... Viens, Théodore; viens, mon ami!

THÉODORE.

Ah! ben! ah! voilà d'une sévère!

MADAME POTAIN.

Viens, mon cher fils.... Oui, mesdames, oui, vous me voyez la plus heureuse des mères, des épouses.... Ah! monsieur Saint-Amand, vous m'êtes donc rendu!

M. LASSERRE.

Moi, madame! je ne suis pas lié.

MADAME POTAIN.

J'ai votre parole.... vous êtes son père, je suis sa mère.... Olympe, viens, ma fille, embrasse ton père.... Tout, désormais, doit être oublié entre nous, cher Saint-Amand.

M. LASSERRE.

Je ne sais encore où j'en suis.... Tous les jours se suivent et ne se ressemblent pas, heureusement, car je sens bien que je n'y pourrais pas tenir.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DE LA RÉVOLUTION, DE L'EMPIRE

ET DE LA RESTAURATION.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DE LA RÉVOLUTION, DE L'EMPIRE

ET DE LA RESTAURATION.

(La scène se passe aux Tuileries, en août 1830, entre un vieux sergent et Pacot, jeune soldat.)

LE SERGENT.

Comment que tu trouves la maison que nous y montons la garde? tu ne t'as jamais trouvé dans des endroits pareils?

PACOT.

Non, sergent.

LE SERGENT.

Eh bien, c'est un endroit qui est pour le présent.... présentement vacant, que ceux qui y habitaient on les a corrigés.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Que c'étaient des citoyens qu'on n'en était pas suffisamment satisfait.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Car, moi, qui te parle, j'ai vu des choses qui te feraient dresser les cheveux de la tête.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Je ne suis pas fait d'hier, afin que tu ayes à le savoir. On ne sait pas ce qui peut arriver, tu peut avoir un jour à répondre là-dessus, je veux te le dire.... et voilà.... Je n'ai pas toujours été ce que je suis.... J'étais simple enfant, et pas comme au jour d'aujourd'hui chevronné, décoré.... et tout ce qui s'en a suivi.... Eh bien!.... pour lors.... il y avait donc ici un gouvernement.... qu'on criait pour le changer, pour qu'il ne voulait pas absolument marcher au pas... On le fit descendre par les escaliers, et plus vite que ça.... et un matin, là-bas, au bout du jardin, il lui est arrivé l'accident de devenir un gouvernement.... martyr qu'on l'appelle!... Tu m'entends.... c'était une bêtise..... on en est revenu..... on a un autre genre aujourd'hui pour que cela s'est perfectionné.... *et d'un.*

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Eh bien donc, pour lors....

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Laisse-moi donc articuler, et ne me coupe pas.... qu'il n'y a rien qui soye plus désagréable en société.... Eh bien donc, pour lors, il y eut du train long-temps. Il y en a beaucoup qui se sont en allés, quitte à revenir quand cela ne serait plus si chaud; ce qu'ils ont fait.... Il y eut donc des choses... des abominations... enfin de tout.... le tremblement, quoi!... Et alors, le gouvernement, c'était comme qui dirait toi et moi.... Nous autres, les troupes, nous nous couvrions de gloire et de réputation : nous usions nos souliers d'une manière tout autre... si bien que tous ceux qu'étaient restés ils se battaient, ils se tapaient, fallait voir.... Si ce n'eût été que ça, mais ils s'envoyaient mourir.... enfin les cent coups, quoi.... Aussi voilà que c'était par trop fort de café, comme dit c't autre : il s'en montait, il s'en tombait tous les jours : à toi, à moi la paille de fer. Ça n' pouvait pas durer. Voilà, ma foi, qu'on nomme trois gouvernemens, que, parmi eux, le plus petit

était un malin, qui se laisse faire, qui n' dit rien, et qui fait des deux autres ses domestiques.... lui pas bête.... et voilà *de deux*.

Ce farceur là donc que je te dis qu'était bon là, et qu'entendait la manœuvre.... un farceur fini enfin.... Le voilà qui dit : « Je veux ceci, je veux cela.... » On laisse faire et on le regarde.... Voilà qui dit, dit-il : « Je veux faire voir du pays aux troupes. » On le laisse faire... Nous trimons... nous trimons dans la Pologne, Russie et autres endroits où l'on fait des horreurs.... qu'étaient justes, parce que le soldat ne connaît que son drapeau.... On avait la petite, la grande tenue, de l'argent.... des femmes... enfin c'était le bon temps... Les paysans qui disaient la moindre des choses, enfoncé.... Toi, toi-même t'aurais dans ce temps-là embêté les bourgeois qui ont l'air présentement de nous faire la queue.... C'était trop beau, ça ne pouvait pas durer.... V'là les autres, qui n'étaient pas flattés, qui disent : « Oui, mais ça ne peut pas durer ! » Les v'là qui se mettent dix, vingt, trente, soixante, deux cents contre un; en v'là de chez nous qui tirent le cordon, ouvrent la porte en manière de suisse, et v'là

qu'on met mon gouvernement dedans. Et *de trois....*

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Moi, pendant ce temps-là, j'étais tranquillement au dépôt que j'étais blessé, que je puis te faire voir où; que je reviens ici ousce que nous sommes de garde et que je vois le nouveau gouvernement.... Marmite renversée!... le gouvernement la même chose. .. C'était pour lors un gros vieux, poudré, avec une queue et des épaulettes sur un habit bourgeois, il avait des guêtres plus grosses que toi et de velours encore!... Il n' marchait pas si bien que l'autre celui-là!... il n' marchait pas du tout.... v'là qu'on l' pose là haut sus c'te croisée.... v'là que de sa croisée mon paroissien sus son fauteuil me passait en revue.... moi, j' dis : « Eh bien! à la bonne heure, en v'là une sévère! » Qu'un petit jeune homme rose qu'était mon lieutenant me dit : « Vous me ferez l'amitié d'aller huit jours à la salle de police pour voir si j'y suis. » Et voilà le gouvernement.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

J'attends pas long-temps.... L'autre gouvernement r'arrive avec son petit chapeau et sa redingotte grise, et voilà le gros vieux qui va se faire poudrer dans une autre garnison.... Oui, mais v'là les autres qui r'viennent, les mêmes de chez nous r'ouvrent la porte. On fait mieux qu' ça encore, et voilà le gros poudré qui r'vient.... Ah! c'est pour le coup que v'là qu'il en fait aussi celui-là des bêtises.... v'là les farces qui r'commencent.... v'là l'infanterie en blanc.... v'là les prêtres qui viennent manger la moitié de ma croix, tant qu'il n'y avait plus rien du tout.... v'là qu'on enlève encore le goût du pain au pauvre monde.... ça allait bien.... v'là aussi les régimens d'officiers qui viennent nous relever... nous on nous met à la porte du dehors.... la garde nationale on l'envoie là-bas pour garder les commodités. On ne dit rien, on se laisse faire.... v'là le vieux poudré qui s'en va rejoindre mon grand-père! Et *de quatre.*

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

V'là donc son remplaçant qui vient prendre sa chaise. C'est pas encore un fort celui-là! Il a un enfant qu'est pas beau, qui fait des grimaces pendant la parade et qui n'est pas solide sus l'école du peloton. C'est égal. On ne dit rien encore et la ligne non plus.... ça n' va pas mieux.... ça n' va pas plus pire.... Mais v'là qu'ils envoient un de ces matins la garde faire l'exercice à feu dans Paris.... la chose de rire!... Le bourgeois, lui, ça l'embête, ça te le trouble.... il se fâche.... V'là la garde qu'embêtait la ligne qui s' met à embêter le bourgeois, le bourgeois embête la garde et y envoie des pavés sur les reins et ça vous lui brise les pompons. Finalement la garde est extréminée et la ligne a l'estime de la nation et le gouvernement est enfoncé.... Voilà *de cinq*.

PACOT.

Oui, sergent.

LE SERGENT.

Pour lors nous obtenons un sixième gouvernement, qui a l'air de se promener à pied en bourgeois avec son parapluie; que son fils a été à l'école nationale et qu'il a l'approbation du militaire et du civil; qu'ils ont donné des poignées de main fraternelles à la patrie et qu'on a supprimé les quatre pointes de saint Louis, et qu'il n'y a plus que les cinq de c'te croix là, qu'on en touchera le revenu régulier : pour lors, tout est rentré dans l'ordre et que nous pouvons voir le gouvernement et son épouse comme je te vois...

PACOT.

Oui, sergent, c'est fameux!

LE SERGENT.

Oui! si on veut... nous attendons...

FIN.

PQ
2366
M42S3
1831

Monnier, Henri Bonaventure
Scènes populaires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY